La famille des P. Czartoryski est une branche de la dynastie des Grand-D[illegible] de Lithuanie, qui après avoir, dans le 14e Siecle, formé de leurs domac[illegible] et de leurs conquetes un vaste et puissant état, passerent sur le [illegible] de la Pologne par suite de l'Union des deux pays, et lui donnerent, s[illegible] le nom de dynastie des Jagellons, des rois qu'elle compte au nomb[illegible] des souverains les plus celebrés.–

Les Princes Czartoryski, dans le Courant du 15e & 16e siecle furent [illegible] nombre de ceux qui contribuèrent le plus activement à la fusion des deux Nations Polonaise et Lithuanienne; et pendant le 18e a l'Epoque de l[illegible] décadence de la Pologne, ils essayèrent courageusement de la Sauv[illegible] par leur patriotisme, leur influence, leurs lumières et l'energie [illegible] leur caractère. Au milieu d'un desordre affreux fomenté par des voi[illegible] puissans et avides, la Pologne vit briller avec éclat les noms des deux frères, Michel et Auguste Czartoryski (le 1er Grand Chancellier de Lith[illegible] le Second Palatin de Russie, province de la Pologne meridionale) et celui [illegible] Adam, fils d'Auguste, Général des terres de Podolie, qui entreprirent [illegible] sagesse et prévoyance la reforme d'abus graves et nombreux et [illegible] régénération sociale de leur patrie.

Le Prince Adam George Czartoryski qui fut naguères, pré[illegible] du Gouvernement National de Pologne, est fils de ce dernier, [illegible] fils du P. Auguste, et par la mere, arrière petit fils du P. Mich[illegible] Son père occupé toute sa vie de ce qui pouvait favoriser l'éducati[illegible] publique de sa patrie, aidé d'ailleurs par les ressources d'une fo[illegible]tune royale et d'une instruction étendue, s'appliqua à donne[illegible] au jeune Prince Adam l'éducation la plus soignée. Des Po[illegible]nais et des étrangers furent appelés auprès de lui pour diriger se[illegible] études. De ce nombre furent Dupont de Nemours, ami de Turgot, L'Huillier de Geneve; Grodek de Goettingue et Kniaznin celebre literateur polonais. Les facultés du jeune eleve se developpèrent promptement. Dans sa 18e année le P. Adam etait en Pologne un des jeunes gens les plus instruits et déjà l'élévation de ses sentimens et la générosité de son caractère promettaient e[illegible] lui un citoyen éminent.

Après avoir, en 1788, terminé ses études dans la mai[illegible] son paternelle, il alla visiter l'Allemagne, la France et l'Angleterre, et fit dans ce dernier pays un séjour prolongé. C'était alors l'Epoque des Fox, des Burke, des Pitt, et de tant d'autres grands hommes d'état. Ce fût a cette école que le P. Adam eût le loisir d'étudier et d'apprecier les resultats et les bases d'une sage liberté. Ce fût a coté des grands enseignemens que fournissait alors la France, qu'il se penetra des principes de cette politique liberale et éclairé dont il fut pendant sa longue carrière, et avec une rare perseverance tour-a-tour le disciple, l'apôtre et le martyr.

de famille des Cantarupe est une branche de la dynastie des Grand-Du
de Lithuanie, qui depuis envoi, dans le 14e siècle, fournit de leurs nombreux
et de leurs compatriotes un vaste et puissant état, politiquement au
le noms de dynastie de Jagellons, de vois que l'on emploie en nombre
des souverains les plus célèbres.-

Le prince Cantarupe, dans le courant de 18e & 19e siècle fournit de
nombre de ceux qui contribuèrent le plus activement à la fusion des deux
Nations Polonaise et Lithuanienne; et pendant le 18e & l'époque de la
Tsarine de la Pologne, ils éloignèrent soigneusement de la leur
par leur patriotisme, leur esprit, leur humeur et l'énergie de
leur caractère. Ces mêmes qualités furent honoré par les deux
Puissances en guise, la Pologne vit briller avec éclat le nom de deux
frères, Michel et Stanislas Cantarupe (le 1er depuis Grand Chancelier de Lithuanie
le deux Polonie de Russie, provinces de la Pologne mais ignorant
Adam, fils d'Auguste, Prince de Lorraine de Pologne, qui entreprirent
adoptée et prévoyance la réforme d'abus graves et nombreux et
réparations accrues de leur patrie.

Le Prince Adam Georges Cantarupe qui fut ingénieur, un
du Gouvernement National de Pologne, elle fut de ce dernier, les
fils de Stanislas, et par la mère, princesse Czartoryski
Lors Pologne occupe toute la vie de ce qui pouvait favoriser l'épanouissement
une Pensée Divine dans l'avenir la plus Inspirée. Elle est
Famille et d'une instruction étendue, s'applique à donner
Publique de la Patrie, aide à relever par les relations d'une bonne
Lors Pologne occupe toute la vie de ce qui pouvait favoriser l'épanouissement
fils de Stanislas, et par la mère, prince Czartoryski
du Gouvernement National de Pologne, elle fut de ce dernier, les
Pensée Divine dans l'avenir la plus Inspirée. Elle est
une Famille et d'une instruction étendue, s'applique à donner
Publique de la Patrie, aide à relever par les relations d'une bonne
nais et des étrangers fervent appelés auprès de lui pour diriger les
études. De ce monde fervent Stanislas de Varsovie, ami de Kosciusko
et Pulaski de Poniatowski, Prince de Lithuanie et Pologne, Comte
littérature Polonais. Elle fut entre les leurs chez se développe avec
rapidement. Dans le 18e siècle le Prince était un des
un des fleurons dans la plus ancienne et plus illustres familles de
certaines et la générosité de leur caractère provoquèrent
lui un éclatant succès.

Après avoir, en 1782, terminé ses études dans la mai-
son paternelle, il alla visiter l'Allemagne, la France et
l'Angleterre, et fit dans ce dernier pays un séjour prolongé
d'où il revint à Varsovie en 1785. Il fut à cette époque
le grand ami de Stanislas Poniatowski, dont il devint le
et la bonne d'une large libérale. Il fut à cette époque
Cette même année il épousa Mlle Isabelle Lubomirska, fille
Prince Lubomirski, Grand Maréchal de la Couronne, et
Princesse Sapieha, Grande Trésorière de Lithuanie.

Après avoir fait un long séjour à Paris, il revint à Varsovie
Diète de 1788 à 1792, il fut élu député de la Diète
Lithuanie, et fut chargé de plusieurs missions importantes
auprès de différentes Cours de l'Europe. Il fut également
Commissaire de la Diète pour la délimitation des frontières
Pologne et de la Russie. Il fut également
Commissaire de la Diète pour la délimitation des frontières
Pologne et de la Russie. Il fut également

Revenu en Pologne à l'époque où la Nation se preparait à defendre contre les armées Russes son independance, et sa nouvelle constitution dite du 3 mai 1791, il entra dans les rangs de l'Armée, et pendant la campagne de 1792 fut decoré de la croix militaire.

En 1796, epoque du partage définitif de la Pologne, la Russie se vengea de la longue résistance de Czartoryski et des patriotes les plus zelés en confisquant tous leurs biens en dans la partie du pays dont elle prit alors possesion. La Cour de Vienne ayant intercédé en faveur de Czartoryski, Catherine promit de revoquer la confiscation à condition que le Prince Adam et son jeune frère Constantin viendraient habiter Petersbourg. Mais ils y etaient à peine rendus, qu'Elle exigea qu'ils prissent du Service militaire peu après le P. Adam fut nommé Aide-de-camp du Grand-Duc Alexandre, et son frère Aide-de-Camp du Gr. Duc Constantine. Cette circonstance, en rapprochant ainsi le Prince Adam de l'heritier du trone de Russie, et fondant entre eux les liens d'une vive amitié, exerça sur la carrière du Prince Adam, sur le sort de la Pologne et sur quelques evenements de l'Europe une influence des plus marquées.

L'Empereur Paul 1er vit bientôt de mauvais oeil cette intimité du Gr. Duc Alexandre avec un jeune Polonais et éloigna le P. Adam en lui donnant une mission près du Roi de Sardaigne mission dont il ne revint que rappelé par Alexandre devenu Empereur en 1800.

Le jeune empereur, disciple d'un philosophe républicain, admirateur chaleureux de la révolution francaise, monta sur le trone en rêvant cette gloire pure qui immortalise les bienfaiteurs de l'humanité, II, et qui parait si facile a atteindre à un souverain jeune et puissant. Pour être aidé dans ce dessein il chercha des conseils et des hommes. Parmis ces derniers il comptait au premier rang sur le P. Adam C., mais il connaissait et appréciait sincerement son religieux attachement pour sa patrie, il savait la repugnance avec laquelle le Prince s'était soumis jusques là, à la necessité de servir la Russie. Il comprit donc que pour retenir à Son service, celui qu'il honorait du nom d'ami, il devait lui faire presentir que ses services allaient desormais lui devenir nécessaires pour mettre à execution les projets generaux que, depuis long-tems, il nourrissait à l'égard de la Pologne. —

La Pologne abandonnée au moment de son desastre, semblait alors completement oubliée des puissances de l'Europe. Dans cette situation, le Prince A. qui avait salué l'avenement d'Alexandre comme le jour de son affranchissement du service russe, résolut de faire taire ses repugnances d'une part

ses projets

nulle raison de faire taire des reproches d'une part
d'Alexandre comme de leur de les affranchissement de leurs
Dans cette vie active, le Prince ait pu avoir dans l'ensemble
tendait alors complètement oublié des Pueblo-ans de l'Europe
de Belgique. —

Les Belges abandonnés au moment de leur descente,
pourvus que, depuis long-temps, il nourrissait à l'égard
lui devoir rendre des services pour mettre à exécution les projets
relatifs à Dieu la Belgique avaient donné
tenant aux religieux attachement pour la patrie, il devait le
tions sur le Gr. Adam C. mais il connaissait et aimait avant
cruels et des hommes, devenus des ennemis il comptait en pouvoir
Pierre en pouvant. Pour être avec de Dans et Belgien il chercha des
de l'homme de, !!!, et qui pouvait si facile à obtenir à une domination
trouve en trouvant cette gloire pure qui immortalise la bienfaisance
malheurs chaleureux de la révolution française, inscrite sur le
le G. Adam en lui donnant une majeure pour au lieu de Gouverneur
majeur. Dans il me revint que rappelé par Alexandre devenu
Empereur en 1800.

Le jeune empereur, Quelque bien philosophe naturellement, commença
par le Gr. Duc Alexandre sur la Pologne et Belgique
Empereur fut le mot bienfait de mauvais oeil celle une
de l'Europe une influence de plus marquée.

Le Belgique en 1796, époque de départ de la Belgique, le
Prince Adam de l'hériter du trône de Belgien, et pendant cette
de Gr. Duc Catherine. Elle entretenait, en rapprochant entre
le Grand-Duc Alexandre, et son frère Constantin
de Gouverneur militaire pour après le Prince Adam fut nommé Gou-
verneur à peine rentré, par elle exigea qu'il partirait
pour Vienne Constantin viendrait habiter Schönbrunn. Mais
Belgique on ne pouvait pas encore supporter. Le Gr. de Vienne
le Prince Adam, en faveur de Constantin, Catherine prenait de
pendant notre séjour en faveur de Constantin, Catherine prenait de
la Belgique on pouvait pas encore supporter. Le Gr. de Vienne
traita le Prince Belgien en conséquence, mais leur hiver on alors à Saint
Belgique se rendre de la Grande Maîtrise de Constantin et on Pro-
tendant la campagne de 1792 fut accord de la croix militaire.

En 1796, époque de départ définitif de la Belgique, le
Prince Adam se rendit à Vienne, où il marchait à l'égard
sur le Gr. Duc Alexandre, et son frère Constantin. Ce dernier
Grand-Duc Alexandre, et son frère Constantin. Ce dernier
de Gouverneur militaire pour après le 9 Adam fut nommé Gou-
verneur à peine rentré, par elle exigea qu'il partirait
pour Vienne Constantin viendrait habiter Schönbrunn. Mais
la Prince Adam de Liechtenstein, exerça sur la carrière du Prince
sur le lieu d'une vive amitié, exerça sur la carrière du Prince
Adam, sur le sort de la Belgique et sur quelque événement
de l'Europe une influence de plus marquée.

L'Empereur fut le mot bienfait de mauvais oeil celle une
Prince Adam de l'hériter du trône de Belgien, et pendant cette
de Gr. Duc Catherine. Elle entretenait, en rapprochant entre
le Grand-Duc Alexandre, et son frère Constantin

ses gouts et ses inclination de l'autre, pour demeurer à Petersbourg auprès du jeune Souverain qui lui offrait la chance d'y devenir utile à sa patrie et l'on vit ainsi une amitié sincère s'établir entre un patriote polonais et l'autocrate russe, qui sans s'effaroucher de l'indépendance et de la fermeté de sentimens qui semblaient hostiles à sa puissance, eût la rare sagacité de n'y voir que la droiture et l'élévation du caractère dont ils étaient l'expression. D'abord le Prince Adam avait voulu se borner à profiter de l'intimité de l'Empereur pour soulager des nombreuses infortunes et faire cesser de nombreuses persécutions; il s'était refusé à accepter aucun emploi; mais en 1803 cédant aux instances réitérés d'Alexandre il accepta la place d'Adjoint du Ministre d'abord, puis celle de Ministre des affaires étrangères. Ce choix fit murmurer les Russes, et mécontenta l'Impératrice mère elle-même, ~~d'autant plus~~. Cependant l'estime qu'il se concilia et la direction qu'il imprima aux affaires fit taire pour quelque tems l'envie que sa nomination avait réveillée. En entrant dans le ministère russe, le prince avait été nommé simultanément Curateur des écoles, ou directeur de l'instruction publique dans les provinces polonaises.

Cette nomination qui conferait à un Polonais une si grande influence dût être envisagée par le Prince comme un résultat des bonnes intentions de l'Empereur, elle en était une forte garantie, elle devint pour lui un nouveau motif de rattacher l'avenir de sa patrie à la politique généreuse et libérale d'Alexandre. Et en effet, le Prince fût alors pendant les années 1803, 4, et 5 le seul Polonais qui eût le bonheur de travailler pour sa patrie sur une echelle aussi vaste; tandis que dans le pays partagé et opprimé tout patriotisme, toute vertu publique étaient condamnés au Silence et à l'inertie, tandis qu'en France même, après de longs et de sanglans services les Légions polonaises avaient cessé d'exister.

Le demembrement de la Pologne avait entrainé la ruine de tous ses instituts d'éducation. Le Prince A. et les polonais qu'il appela à son aide, au nombre desquels Nous citerons l'illustre Thadée Czacki, J. Tshatzki &c s'occupèrent activement à les relever, et les eurent en peu de tems, placés dans les provinces polonaises de la Russie, sur un pied egal où supérieur à ce que présentaient à cet égard les pays les plus avancés.

Le P...

les pays les plus avancés.

Mais aussi, ce qui prévaudra à ces égards dans les provinces polonaises de la Russie, sur une échelle moins grande, ce sera le développement de l'industrie et du commerce, et le progrès de la richesse générale.

Le gouvernement de la Pologne avait entamé la voie, dès 1803, en 2 lois fameuses, dont l'une avait pour objet de favoriser l'établissement des manufactures, et l'autre de faciliter les communications intérieures. Elle en offrit le tableau pendant les années 1804, 1805 et 1806. Elle avait fait construire des routes, et ouvert des canaux. Elle avait fondé des écoles, et encouragé l'industrie. Elle avait établi des foires, et institué des marchés. Elle avait ouvert des crédits, et accordé des primes. Elle avait fait commencer les travaux, et ordonné des études pour quelques terres que la reconnaissance avait rendues à leurs anciens propriétaires. Elle avait fait construire des ponts, et encouragé la navigation

Le régime scolaire de ces provinces fût constitué en département distinct, ayant ses revenus assurés sur des domaines qui avaient appartenus à l'ordre des Jesuites et qu'un édit impérial affecta à l'instruction publique. L'antique université de Wilna, entièrement refondue, fut richement dotée, pourvue de collections nombreuses et de professeurs distingués dont quelqu'uns furent appélés de l'étranger. Des gymnases (ou grands collèges), des écoles de district et de paroisse et des écoles Normales rélévant de l'Université surgirent sur toute la surface du pays. Dans ces établissements divers l'enseignement était en langue polonaise gratuit et accessible à toutes les classes d'habitans, aussi l'instruction se répandait-elle promptement et la conséquence nécessaire de ce mouvement intellectuel fût de nourrir et de raviver fortement dans ces provinces, les sentimens de patriotisme et de nationalité. Tels furent les résultats des efforts du P. C. dont le patriotisme éclairé tendait à assurer l'avenir de la Pologne par ce développement rapide de l'éducation nationale. Aussi, la création des établissemens, le choix des personnes, la surveillance des fonds, la direction des études, tout reposait sur lui, tout se ressentait de son infatigable activité et de sa sollicitude éclairée.-

Mais là ne se bornaient point les ~~dé~~ avantages qu'il se promettait d'atteindre au prix du sacrifice qu'il avait fait en acceptant le titre de Ministre en Russie. Un projet plus vaste occupait sans relache cette ame toute polonaise. Le P. Cr. travaillait à amener Alexandre à se proclamer restaurateur de la Pologne. Des espérances plus flatteuses (c'est ainsi qu'il s'exprimait lui-même en 1811 dans une lettre devenue depuis historique adressée à son ami Matuszewicz) m'occupèrent bientôt - - - -

" "

" proceder aussitôt. "

Le régime scolaire de ces provinces fut constitué en département distinct, ayant ses revenus assurés sur des domaines qui avaient appartenus à l'Ordre des Jésuites et qu'un édit impérial affecta à l'instruction publique. L'antique université de Wilna, entièrement refondue, fut richement dotée, pourvue de collections nombreuses et de professeurs distingués dont quelqu'uns furent appelés de l'étranger. Des gymnases (ou grands collèges), des écoles de district et de paroisse et des écoles Normales relevant de l'Université surgirent sur toute la surface du pays. Dans ces établissements divers l'enseignement était en langue polonaise gratuit et accessible à toutes les classes d'habitans, aussi l'instruction se répandait-elle promptement et la conséquence nécessaire de ce mouvement intellectuel fut de nourrir et de réveiller fortement dans ces provinces, les sentimens de patriotisme et de nationalité. Tels furent les résultats des efforts du C.C. dont le patriotisme éclairé tendait à assurer l'avenir de la Pologne par ce développement rapide de l'éducation nationale. Aussi, la création des établissemens, le choix des personnes, la surveillance des fonds, la direction des études, tout reposait sur lui, tout se ressentait de son infatigable activité et de sa sollicitude éclairée.

Mais là ne se bornaient point les avantages qu'il se promettait d'atteindre au prix du sacrifice qu'il avait fait en acceptant le titre de Ministre en Russie. Un projet plus vaste occupait sans relâche cette ame toute polonaise. Le C.C. travaillait à amener Alexandre à se proclamer Restaurateur de la Pologne. Des espérances plus fallueuses (c'est ainsi qu'il s'exprimait lui-même en 1811 dans une lettre devenue depuis historique adressée à son ami Matuszewicz) m'occupèrent bien-tôt - - - - -

" placés dans les provinces polonaises de la Russie, sur un pied égal où supérieur à ce que présentaient à cet égard les pays les plus avancés

" procéder aussitôt.

Ce récit se rapporte au tems qui précéda la guerre de 1805. l'Europe commençait alors à se lasser des envahissemens toujours croissans de Napoleon. L'Angleterre menacée appelait contre lui tous les cabinets. Il n'était plus question d'une coalition contre la révolution française ni d'imposer à la France une dynastie déchue, mais il s'agissait de se réunir contre le pouvoir despotique d'un conquérant, qui, après avoir mis un terme au déclin social de son pays, forgeait, sous le prestige de son génie, des nouveaux fers non moins pesans pour l'Europe que pour la France elle-même. Pitt était l'ame et le chef de cette grande entreprise, l'Empereur Alexandre et son jeune ministre la secondèrent ardemment. Le Prince y fut disposé par son attachement pour les principes de liberté et de justice que Napoleon foulait aux pieds; d'un autre coté, comme Polonais, il n'entrevoyait aucune espérance pour sa patrie dans la durée d'une paix qui en ratifiait l'anéantissement et les demembremens; aussi le vit-on coopérer à tout ce qui préparait entre l'Angleterre, l'Autriche et la Russie, l'alliance qui détermina la guerre de 1805.

On sait quelle fut dans ce moment décisif, la politique tortueuse de la Prusse qui refusa longtems aux armées russes le passage au travers de ses états, ce fut alors que le P. Czart. proposa à Alexandre de faire servir à l'abaissement de cette puissance, la renaissance de la Pologne, de prendre immédiatement le titre de Roi de Pologne et de faire éclater une insurrection polonaise dans toute la partie échue à la Prusse. Ce projet fut approuvé, en même tems des ouvertures furent faites à Varsovie (: alors ville de Prusse :) au Prince Joseph Poniatowski, pendant que les armées russes marchaient au secours de Vienne et qu'Alexandre faisait un séjour de plusieurs semaines à Puławy, maison de campagne du P. Czartoryski située sur la Vistule à 40 lieues de Varsovie. Le P. Poniatowski répondit en se déclarant prêt à agir de concert; mais l'indécision d'Alexandre, jointe aux intrigues de quelques membres du Cabinet russe firent changer ces déterminations.

Le désastre d'Austerlitz acheva de détruire les espérances que les Polonais avaient pu fonder un moment sur le caractère généreux d'Alexandre et sur l'influence qu'exerçait près de lui son ministre le P. Adam.

Ces

Le rôle de rapporte en tous qui précède la guerre de 1804
l'Europe commençait alors à se tourner des envahisseurs vers
Nous voyons de Napoléon. & l'Angleterre menaçée apprêtait
contre lui tous les cabinets. Il n'était plus question d'une
coalition contre la révolution française ni d'empêcher à la
France une dynastie donnée mais il s'agissait de se venger
contre le pouvoir dangereux d'une conquérant qui, après avoir
mis un terme au désordre social de son pays, essayait, avec
le prestige de ses génie, de nouveaux fondements pour
l'Europe que pour la France elle-même. Cet objet l'une et le
chef de cette grande entreprise, l'empereur Alexandre et tous
leurs premiers la secondèrent ardemment. Le Prince y fut
surtout poussé par son attachement pour la Maison de Hesse et
Gloucester, il n'entrevoyait encore aucune espérance pour la Pologne
pensée que Napoléon fondait aux pieds; d'un autre côté, comme
de toutes les puissances européennes la Prusse était la plus
et la Germanie; ainsi le voit-on rompre à tout le pays
préparait entre l'Angleterre, l'Autriche et la Russie l'alliance
qui devait mener la guerre de 1805.

On sait quelle fut dans le moment décisif, la politique hésitante
de la Prusse qui refusa longtemps une armée malgré la pression de
Napoléon et la volonté de son roi; il voulait rester neutre
de la Germanie; il se flattait que la France à Hanovre
de sa part, ce fut alors que le Czar Alexandre
de faire entrer à l'ordinaire de cette puissance, la neutralité
de la Belgique, de prendre immédiatement le titre de duc de Oldenbourg
de faire éclater une insurrection partout dans toute la
partie active à la Prusse. Cependant les opérations, en même temps
des ouvertures furent faites à Vienne (cette ville de Prusse) on
Prince Joseph Poniatowski, pensant que les années Russes mon-
chaient en secret de Vienne et que l'Autriche faisait un
rapport de plusieurs semaines à Vienne, messages de compte
que la Cour de Berlin, dirigée par la Reine et le Prince
Hardenberg. Le Cabinet prussien refusait on se déclarant pour
ou contre; mais l'Empereur Alexandre, pour
ses intérêts de quelques membres du Collège royal pour
changer ses dispositions.

Le secrète d'Hardenberg cachait de donner la préférence
que la Prusse aurait pu tirer un mécontentement
vaches pour Alexandre et les différences qu'aurait
pris de lui montrer la Cabinet.

Ces tentatives furent loin, cependant, de demeurer sans resultats pour la cause de la Pologne, elles contribuèrent incontestablement à faire comprendre à Napoléon le parti qu'il pouvait tirer de cette même idée dans l'interêt et comme instrument de sa politique et bientôt après on le vit prononcer en Europe pour la prémière fois, depuis le partage, le nom de la Pologne...

Cette coalition d'ailleurs fut l'origine de celle qui suivirent et la source d'événements qui tournèrent au profit de la Pologne elles contribuerent du moins à empecher que sa cause et ses droits ne tombassent dans un complet oubli. La guerre et la victoire d'Austerlitz amenerent bientôt la guerre et les victoires de Jena et de Friedland qui furent suivies de la création du Duché de Varsovie en 1807 - Vint après la guerre de 1809 qui doubla l'étendue de ce Duché. En 1812 il eut dépendu de Napoléon de rétablir la Pologne; et si en négligeant de le faire il prépara sa propre chute, ce grand événement permit du moins à Alexandre de faire par le traité de 1815 ce qu'en 1805 il avait eu le projet d'amener par la voie des armes.-

Le P. Adam, trompé dans ses esperances par la faiblesse du caractère d'Alexandre autant que par le revers de ses armées pût dès 1806 reconnaitre que le sort de la Pologne allait désormais dépendre de l'homme qui devenait l'arbitre des destinées de l'Europe; il vit ses compatriotes s'attacher en masse à la fortune de Napoleon, et dès ce moment refusa de garder le porte-feuille des affaires étrangers de Russie. Alexandre le pressa vivement de demeurer près de lui et de ne point le priver de ses conseils Czartorysky songeant que 8 millions des Polonais étaient soumis au sceptre de ce Prince, dont il appréciait les qualités personnelles consentit à demeurer chargé dans les provinces polonaises de la direction de l'instruction publique. Alexandre lui permit de la rendre d'autant plus nationale, qu'il sentait le besoin de balancer ainsi les esperances que reveillaient dans ses sujets Polonais, la puissance et les succès de Napoleon. Le P. Czartorysky traversa ainsi les six années qui s'écoulerent de 1806 à 1813 dans une situation indépendante et vouée à des travaux d'avenir éloigné.

A

Les tentatives furent bien, cependant, de demeurer sans résultats pour la cause de la Pologne, elles contribuèrent incontestablement à faire comprendre à Napoléon le parti qu'il pouvait tirer de cette même idée dans l'intérêt et comme instrument de sa politique et bientôt après on le vit prononcer en Europe pour la première fois, depuis le partage, le nom de la Pologne.

Cette coalition d'ailleurs fut l'origine de celle qui suivirent et la source d'événements qui tournèrent au profit de la Pologne elles contribuèrent du moins à empêcher que sa cause et ses droits ne tombassent dans un complet oubli. La guerre et la victoire d'Austerlitz amenèrent bientôt la guerre et les victoires de Jena et de Friedland qui furent suivies de la création du Duché de Varsovie en 1807 - Vint après la guerre de 1809 qui doubla l'étendue de ce Duché. En 1812 il eut dépendu de Napoléon de rétablir la Pologne; et si, en négligeant de le faire il prépara sa propre chute, ce grand événement permit du moins à Alexandre de faire par le traité de 1815 ce qu'en 1805 il avait eu le projet d'amener par la voie des armes.

Le P. Adam, trompé dans ses espérances par la faiblesse du caractère d'Alexandre autant que par le revers de ses armées, fut dès 1806 reconnaître que le sort de la Pologne allait désormais dépendre de l'homme qui dominait l'Arbitre des destinées de l'Europe; il vit ses compatriotes s'attacher en masse à la fortune de Napoléon, et dès ce moment refusa de garder le porte-feuille des affaires étrangères de Russie. Alexandre le pressa vivement de demeurer près de lui et de ne point le priver de ses conseils. Czartoryski songeant que 8 millions des Polonais étaient soumis au sceptre de ce Prince, dont il appréciait les qualités personnelles consentit à demeurer chargé dans les provinces polonaises de la direction de l'instruction publique. Alexandre lui permit de la rendre d'autant plus nationale, qu'il sentait le besoin de balancer ainsi les espérances que réveillaient dans ses sujets Polonais, la puissance et les succès de Napoléon. Le P. Czartoryski traversa ainsi les six années qui s'écoulèrent de 1806 à 1813 dans une situation indépendante et voué à des travaux d'avenir éloigné.

Il n'est pas sans interêt de rappeler que le grand Kosciuszko durant cette même époque vécut à Paris dans la retraite, parceque son ame passionée pour la liberté ne pût jamais accorder confiance ni au caractère de Napoléon ni à ses actes. Cette neutralité fut douloureuse pour Czartorysski, mais elle devint un incident heureux lorsqu'elle lui permit de reparaître avec confiance devant Alexandre triomphant, de lui rappeler ses anciennes promesses et ce qu'il avait longtems appelé son projet favori. - La noble et trop malheureuse armée polonaise, après avoir jonchée de mort l'Europe entière depuis Moscou et Madrid jusqu'a Paris, avait vu tomber successivement son chef adoré et toutes ses éspérances; La Pologne écrasée sous le poids de l'invasion ennemie s'abandonnait au désespoir ce fut alors, ce fut pendant les années 1813, 14, et 15, que le P. Adam recommença seul l'oeuvre qu'il avait entreprise 10 ans auparavant. Sa perseverence infatigable, jointe à l'influence qu'il avait conservée sur l'esprit d'Alexandre réussit à preserver la Pologne du sort dont la menaçait l'avidité des uns, l'indifference des autres et l'ignorance de tous. Au milieu des embuches de la diplomatie, et malgré les froids calculs de l'égoisme, Alexandre seul respecta les souffrances, les vertus, les droits et les sentiments du plus infortuné des peuples et au Congrès de Vienne ce ne fut point par des paroles, mais par un acte decisif et solenel qu'il manifesta ses dispositions. On peut accuser Alexandre de n'avoir eu ni le génie ni l'énergie nécessaire pour accomplir en un jour l'entier rétablissement de la Pologne. Néanmoins il avait jetté le germe d'un avenir meilleur, laissant au tems et à la Nation polonaise êlle-même, le soin d'achever ce que personne alors ne fut assez prévoyant où ne se crût assez fort pour effectuer. -

Un coup d'oeil rapide sur l'ensemble et l'esprit des transactions de Vienne suffit pour y distinguer des nuances et des dégrés divers de restauration de la Pologne.

Et

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le grand Mosciuszko durant cette même époque vécut à Paris dans la retraite, parce que son ame passionnée pour la liberté ne put jamais accorder confiance ni au caractère de Napoléon ni à ses actes. Cette neutralité fut douloureuse pour Czartoryski, mais elle devint un incident heureux lorsqu'elle lui permit de reparaître avec confiance devant Alexandre triomphant, de lui rappeler ses anciennes promesses et ce qu'il avait longtemps appelé son projet favori.

La noble et trop malheureuse armée polonaise, après avoir jonchée de mort l'Europe entière depuis Moscou et Madrid jusqu'à Paris, avait vu tomber successivement son chef adoré et toutes ses espérances; la Pologne écrasée sous le poids de l'invasion ennemie s'abandonnait au désespoir ce fut alors, ce fut pendant les années 1813, 14, et 15, que le Dr Adam recommença seul l'oeuvre qu'il avait entreprise 10 ans auparavant. La persévérance infatigable, jointe à l'influence qu'il avait conservée sur l'esprit d'Alexandre réussit à préserver la Pologne du sort dont la menaçait l'avidité des uns, l'indifférence des autres et l'ignorance de tous. Au milieu des embuches de la diplomatie, et malgré les froids calculs de l'égoïsme, Alexandre seul respecta les souffrances, les vertus, les droits et les sentiments du plus infortuné des peuples et au Congrès de Vienne ce ne fut point par des paroles, mais par un acte décisif et solennel qu'il manifesta ses dispositions. On peut accuser Alexandre de n'avoir eu ni le génie ni l'énergie nécessaire pour accomplir en un jour l'entier rétablissement de la Pologne. Néanmoins il avait jetté le germe d'un avenir meilleur, laissant au temps et à la Nation polonaise elle-même, le soin d'achever ce que personne alors ne fut assez prévoyant ou ne se crût assez fort pour effectuer.

Un coup d'oeil rapide sur l'ensemble et l'esprit des transactions de Vienne suffit pour y distinguer des nuances et des degrés divers de restauration de la Pologne.

Et d'abord, - le traité de Vienne conserva presque intacte la partie de ce pays que Napoléon avait constitué en état indépendant. Charte, administration, finances, dette, armée, agens diplomatiques, tout y demeurait distinct, séparé, polonais. Le nouveau Royaume, sous le rapport de sa condition politique, ne différait du Duché de Varsovie que par la dynastie régnante.-

Autour de ce centre d'existence nationale, et de ce germe d'indépendance, on avait groupé les autres provinces de l'ancienne Pologne, les plaçant sous la sauvegarde des stipulations plus ou moins prononcées en faveur d'une restauration finale et présumable. Ainsi la Lithuanie, la Volhynie, la Podolie, l'Ukraine semblaient évidemment destinées à être réunies les premières au Royaume; l'Empereur Alexandre ayant stipulé d'avance le consentement de l'Europe à cette réunion. Quant aux parties de la Pologne échues à la Prusse et à l'Autriche on ne parla point, à la vérité, de leur réunion, mais on leur garantit à l'égal des provinces polonaises de l'Empire Russe une representation et des institutions nationales.

Ce n'est pas tout, l'ancienne Pologne entière, dans ses limites de 1772, reçut une sorte d'individualité distincte par la garantie formelle d'une liberté parfaite des relations commerciales entre ses différentes parties.-

Enfin, la ville de Cracovie, l'ancienne capitale de la Pologne, le siège des Jagellons, fut constituée en ville libre et indépendante. Ce petit pays souverain devenait ainsi comme le dernier asyle de la Nationalité polonaise, le sanctuaire où devaient rester à l'abri de toute souillure de l'étranger les tombes d'une longue suite des Rois et l'antique Académie dite Jagellonienne.- Cette Université fondée au 14e Siècle par Casimir le Grand et la reine Hedwige obtint par une Constitution insérée textuellement dans le traité de Vienne, une protection spéciale; ses dotations furent maintenues et il fut stipulé que les Gouvernemens respectifs permettraient à leurs sujets

Et d'abord, le traité de Vienne conserva presque intacte la partie de ce pays que Napoléon avait constitué en état indépendant. Charte, administration, finances, dette, armée, agens diplomatiques, tout y demeurait distinct, séparé, polonais. Le nouveau Royaume, sous le rapport de sa condition politique, ne différait du Duché de Varsovie que par la dynastie régnante.

Autour de ce centre d'existence nationale, et de ce germe d'indépendance, on avait groupé les autres provinces de l'ancienne Pologne, les plaçant sous la sauvegarde des stipulations plus ou moins prononcées en faveur d'une restauration finale et présumable. Ainsi la Lithuanie, la Volhynie, la Podolie, l'Ukraine semblaient évidemment destinées à être réunies les premières au Royaume; l'Empereur Alexandre ayant stipulé d'avance le consentement de l'Europe à cette réunion. Quant aux parties de la Pologne échues à la Prusse et à l'Autriche on ne parla point, à la vérité, de leur réunion, mais on leur garantit à l'égal des provinces polonaises de l'Empire russe une représentation et des institutions nationales.

Ce n'est pas tout, l'ancienne Pologne entière, dans des limites de 1772, reçut une sorte d'individualité distincte par la garantie formelle d'une liberté parfaite des relations commerciales entre ses différentes parties.

Enfin, la ville de Cracovie, l'ancienne capitale de la Pologne, le siège des Jagellons, fut constituée en ville libre et indépendante. Ce petit pays souverain devenait ainsi comme le dernier asyle de la Nationalité polonaise, le sanctuaire où devaient rester à l'abri de toute souleure de l'étranger les tombes d'une longue suite des Rois et l'antique Académie dite Jagellonienne.

Cette Université fondée au 14e siècle par Casimir le Grand et la Reine Hedwige obtint par une Constitution insérée textuellement dans le traité de Vienne, une protection spéciale; ses dotations furent maintenues et il fut stipulé que les Gouvernements respectifs permettraient à leurs sujets.

sujets polonais d'y faire étudier leurs enfans. Ce fait seul suffirait pour prouver que rien n'était moins dans l'esprit du traité de Vienne, que de transformer les Polonais en Prussiens, Russes ou Autrichiens.—

La question de la Pologne fut produite au Congrès sous d'autres points de vue encore par quelques grandes puissances, mais ce fut sans intention arrêtée, sans but manifeste, et seulement comme par acquit de conscience ou pour mieux dire, par jalousie de la prépondérance que promettait à Alexandre sa politique généreuse à l'égard des Polonais. Ainsi le Pce Talleyrand proclama que la question de la Pologne et de son rétablissement surpassait en importance toutes celles qui agitaient alors l'Europe. L'Autriche offrit de restituer la Gallicie, si l'on convenait de reconstruire l'ancienne Pologne avec son indépendance. L'Angleterre appuya cette proposition, mais ces puissances trahissaient en même tems leur indifférence, en basant sur l'impossibilité de réaliser ce projet, la nécessité du partage définitif de la Pologne; il eut suffi alors pour renouveller ce partage du consentement d'Alexandre, mais il demeura cette fois, inébranlable. Aussi dit-on céder à sa Volonté fortement soutenue de maintenir en état distinct le Duché de Varsovie, sous le titre de Royaume de Pologne et sous son sceptre. Toutefois les Notes des diverses puissances n'en restent pas moins comme témoignage de l'esprit et comme commentaires authentique des stipulations du traité de Vienne.. Refuser d'y reconnaitre le germe d'un rétablissement futur de la Pologne serait nier l'évidence douter que ce ne fut alors l'intention d'Alexandre lui-même serait lui refuser en même-tems toute bonne foi et toute sagacité. Cependant il faut bien se hâter de le dire, l'acte du Congrès qui devait être le point de départ de la politique donc le terme était le

rétablissement

sujets polonais d'y faire étudier leurs enfans. Ce fait seul suffisait pour prouver que rien n'était moins dans l'esprit du traité de Vienne, que de transformer les Polonais en Prussiens, Russes ou Autrichiens.

La question de la Pologne fut produite au Congrès sous d'autres points de vue encore par quelques grandes puissances, mais ce fut sans intention arrêtée, sans but manifeste, et seulement comme par acquit de conscience ou pour mieux dire, par jalousie de la prépondérance que promettait à Alexandre sa politique généreuse à l'égard des Polonais. Ainsi le Cte Taylleran proclama que la question de la Pologne et de son rétablissement surpassait en importance toutes celles qui agitaient alors l'Europe. L'Autriche offrit de restituer la Gallicie, si l'on convenait de reconstruire l'ancienne Pologne avec son indépendance. L'Angleterre appuya cette proposition, mais ces puissances trahissaient en même tems leur indifférence, en basant sur l'impossibilité de réaliser ce projet, la nécessité du partage définitif de la Pologne; il eut suffi alors pour renouveller ce partage du consentement d'Alexandre, mais il demeura cette fois, irréhanlable. Aussi dût-on céder à sa volonté fortement soutenue de maintenir en état distinct le Duché de Varsovie, sous le titre de Royaume de Pologne et sous son sceptre. Toutefois les notes des diverses puissances n'en restent pas moins comme témoignage de l'esprit et comme commentaires authentiques des stipulations du traité de Vienne. Refuser d'y reconnaître le germe d'un rétablissement futur de la Pologne serait nier l'évidence, douter que ce ne fût alors l'intention d'Alexandre lui-même serait lui refuser en même-tems toute bonne foi et toute sagacité. Cependant il faut bien se hâter de le dire, l'Acte du Congrès qui devait être le point de départ de la politique dont le terme était le

rétablissem

rétablissement de la Pologne, fut au contraire en quelque sorte le terme des dispositions d'Alexandre en faveur de cette Nation il avait en effet à peine signé cet acte, que prêtant l'oreille aux insinuations des ministres russes ou étrangers il commença une marche retrograde vers l'ancien et tyrannique système des Czars. Son prémier pas fut de balancer l'élan de patriotisme que lui-même avait favorisé en fixant à Varsovie le farouche Gr. Duc Constantine. Non-content de donner à ce Prince sous le titre de Commendant en Chef de l'Armée du Royaume, la haute main sur toutes les affaires de ce pays, qu'il venait de constituer en monarchie représentative et independante, Alexandre délegua un Commissaire impérial russe chargé d'assister aux deliberations du Conseil des Ministres que présidait le Lieutenant du Roi. Ces nominations et les fonctions qu'elles conferaient ne furent pas seulement contraire a tout ce que guarantissait à la Pologne et sa Constitution et le traité de Vienne, elles tombèrent en outres sur deux hommes qui, par leur caractere et par leurs conduite, devaient briser à jamais l'oeuvre d'Alexandre et les liens que sa politique élévée avait un moment paru fonder entre la Pologne et la Russie.

L'Europe a frémi des excès de la cruaté fantastique de Constantin, la Pologne a été inondée des larmes par la persécution acharnée que dirigea contre elle M. de Nowosiltzoff. Cet homme sous un esprit policé, couvrait tous les genres de dégradation.

Ces nominations amènerent un changement total dans les relations qui avaient existé jusqu'à la entre Alexandre et le Prince Adam Czartoryski. Ainsi le jour ou fut consommé l'oeuvre qu'ils avaient preparée en commun, le jour où le developpement des idées sages autant que genereuse qui avaient

precedé

présidé ne dépendit plus que de la volonté d'Alexandre, – ce jouet vit finir, tout d'un coup, et l'élan généreux de ce monarque et le salutaire influence qui avait exercé sur lui son ministre et son ami. –

Czartoryski demeuré à Varsovie comme simple membre, sans portefeuille du Conseil d'administration (Conseil des ministres), essaya dans une correspondance qui deviendra un monument de sa gloire, d'éclairer Alexandre sur les abus et les excès dont ce malheureux pays était devenu le théatre et dont il n'hésitait pas à désigner la source dans la présence et les attributions du Grand Duc Constantin et de Lt Novossiltzoff; mais bientôt voyant que ses représentations devenaient inutiles, et d'un autre côté la diète réunie pour la première fois en 1818 ayant ouvert à la manifestation des griefs de la nation l'arène constitutionelle, le Pce Czartoryski crut devoir abandonner le rôle de médiateur, qu'il avait essayé de remplir jusques là, entre la nation et son nouveau Souverain; il cessa de paraître au Conseil d'administration, se renferma dans les fonctions de Sénateur (ou Pair) du Royaume, et retourna avec un zèle nouveau, à ses travaux de prédilection, à ceux que reclamait la direction de l'instruction publique dans les provinces polonaises de l'Empire. –

Le développement de l'esprit national dans ces provinces qui comptait une population double de celle du Royaume avait pris un nouvel essor depuis qu'Alexandre avait proclamé de sa bouche, l'intention de les réunir prochainement au Royaume de Pologne. Cette circonstance ne put échapper aux régards de Constantin et de M. de Novossiltzoff, qui combattaient de toutes leurs forces à Varsovie et l'idée de cette Réunion et tout ce qui flattait l'esprit national. Sur ces entrefaites Alexandre cédant au mysticisme croissant qui le dominait, aux terreurs que lui avaient inspirées les révolutions du Midi, et peut être aussi dès lors au désir de fixer à jamais le Grand Duc Constantin en Pologne, afin de l'éloigner du trône, résolut de conférer à son frère une autorité suprême politique et militaire sur les huit Gouvernement Polonais de l'Empire. C'était ceux précisement ou l'instruction publique était dirigée par le Prince Czartoryski. Aussitôt M. de Novossiltzoff, – l'agent abject du Grand Duc, l'ennemi personnel du Prince Czartoryski, auquel pourtant il avait de grandes obligations, – fut chargé de faire en Lithuanie une enquête dirigée principalement contre la jeunesse des écoles. Cette enquête provoquée par les motifs les plus frivoles remplit bientôt ce malheureux pays de consternation et de deuil. La persécution commença par le jeune Plater enfant de 12 ans, qui, pour avoir écrit sur un tableau de classe les mots de "Vive la Constitution du 3 Mai 1791" fut impitoyablement fait Tambour dans un Regiment. –

Des coups semblables frappèrent un grand nombre des familles. – M. de Novossiltzoff dans un rapport fulminant, déclara que le Prince Czartoryski, par

son

son influence et la direction qu'il avait imprimée à l'instruction publique avait retardé d'un siècle l'amalgame de la Pologne avec la Russie."

Le prince Czartoryski frappé du changement qui s'était opéré dans l'esprit d'Alexandre ne pouvant plus rien contre les maux auxquels ce monarque semblait avoir abandonné la Pologne, - se démit de ses fonctions de Curateur de l'Instruction publique, et, mettant fin à tout rapport avec ce souverain, rentra dans la vie privée. - Pour la première fois, durant sa longue carrière, il put donner des soins à ses propres affaires ; il se remit aussi aux études littéraires pour lesquelles il avait toujours eu un goût dominant. - La Bibliotheque de Pulawy déjà célebre avant lui et les riches collections historiques qui s'y rattachaient, furent doublées par ses soins et firent de ce séjour un superbe musée national.

En 1818. il épousa la jeune Princesse anne Sapieha. Puis il visita la France et l'Italie.

C'était alors le tems de l'Insurrection Grecque. L'analogie de cette cause avec celle qu'il avait servie toute sa vie, se joignant à l'amitié personnelle qui le liait au Cte Capo-d'Istrias, firent de lui à cette époque un des philhellènes les plus zélés. -

En 1815. Nicolas succeda à Alexandre. Les troubles sanglans qui accompagnèrent en Russie son avènement au trône réagirent sur la Pologne. Des arrestations sans nombre y furent faites et une enquête fut ordonnée dans le Royaume et dans les provinces polonaises de l'Empire. Le Grand Duc Constantin fut investi de pouvoirs discrétionnaires sur ces deux pays. M. de Novossiltzoff vit de nouveau un vaste champ s'ouvrir à son infernale activité. Après une enquête de plus d'une année le Grand Duc demanda que les prévenus fussent jugés par un conseil de guerre. Mais Nicolas, en montant sur le trône au milieu de ses sujets revoltés avait, dans son manifeste d'avènement, juré de maintenir la Constitution du Royaume de Pologne ; l'enquête en avait été une violation flagrante ; néanmoins le Conseil d'administration du Royaume réussit cette fois à faire prévaloir son avis sur celui du Grand Duc, et conformément à la Charte, le sénat fut convoqué pour se constituer en Haute Cour Nationale. Nicolas qui avait naguère, sous ses yeux et en moins de six semaines, fait juger par le Sénat de Petersbourg, condamner et exécuter *150 de ses sujets Russes, crut, sans doute, que le Sénat de Pologne ne se mon-

---

* Cinq furent pendus, le reste fut mis aux fers pour 20 ans et moins en Siberie. -

son influence et la direction qu'il avait imprimée à l'instruction publique, "avait retardé d'un siècle l'amalgame de la Pologne avec la Russie."

Le prince Czartoryski frappé du changement qui s'était opéré dans l'esprit d'Alexandre ne pouvant plus rien contre les maux auxquels ce Monarque semblait avoir abandonné la Pologne, - se démit de ses fonctions de Curateur de l'Instruction publique, et mettant fin à tout rapport avec ce souverain, rentra dans la vie privée. - Pour la première fois, durant sa longue carrière, il put donner des soins à ses propres affaires; il se remit aussi aux études littéraires pour lesquelles il avait toujours eu un goût dominant. - La Bibliothèque de Pulawy déjà célèbre avant lui et les riches collections historiques qui s'y rattachaient, furent doublées par ses soins et firent de ce séjour un superbe musée national.

En 1818 il épousa la jeune Princesse Anne Sapieha. Puis il visita la France et l'Italie.

C'était alors le tems de l'Insurrection grecque. L'analogie de cette cause avec celle qu'il avait servie toute sa vie, se joignant à l'amitié personnelle qui le liait au Cte Capo d'Istrias, firent de lui à cette époque un des philhellènes les plus zélés. -

En 1815 Nicolas succéda à Alexandre. Les troubles sanglans qui accompagnèrent en Russie son avènement au trône réagirent sur la Pologne. Des arrestations sans nombre y furent faites et une enquête fut ordonnée dans le Royaume et dans les provinces polonaises de l'Empire. Le Grand Duc Constantin fut investi de pouvoirs discrétionnaires sur ces deux pays. M. de Novossiltzoff vit de nouveau un vaste champ d'ouvrir à son infernale activité. Après une enquête de plus d'une année le Grand Duc demanda que les prévenus fussent jugés par un Conseil de guerre. Mais Nicolas, en montant sur le trône au milieu de ses sujets révoltés, avait, dans son manifeste d'avènement, juré de maintenir la constitution du Royaume de Pologne; l'enquête en avait été une violation flagrante; néanmoins le Conseil d'Administration du Royaume réussit cette fois à faire prévaloir son avis sur celui du Grand Duc, et conformément à la Charte, le Sénat fut convoqué pour se constituer en Haute Cour Nationale. Nicolas qui avait naguère, sous ses yeux et en moins de six semaines, fait juger par le Sénat de Petersbourg, condamner et exécuter *150 de ses sujets Russes, crut, sans doute, que le Sénat de Pologne ne se mon-

---

* Cinq furent pendus, le reste fut mis aux fers pour 20 ans et moins en Sibérie. -

trouvait pas moins docile, et porterait ainsi lui-même un coup mortel aux espérances patriotiques des Polonais.

Le Prince Adam, qui se trouvait alors en Italie, se hâta de retourner à Varsovie pour prendre sa place dans le Sénat. Ses collègues le virent y arriver avec bonheur. Dans la situation difficile où ils se trouvaient, ils sentirent le puissant appui qu'allaient leur donner, d'une part, le caractère indépendant du Prince, ses profondes connaissances en matière du droit, et son attachement éprouvé pour la patrie, — De l'autre, ses longs rapports d'amitié avec Alexandre et la constance avec laquelle il l'avait secondé dans l'œuvre de l'établissement de ce Royaume de Pologne uni à la Russie par un Souverain commun. Il s'agissait, en effet, dans ce procès, non seulement du sort des individus inculpés, mais aussi de l'avenir de la Pologne; il s'agissait de montrer si la nation polonaise, avait ou n'avait pas, dans le Royaume comme dans les provinces de l'Empire, le droit, la volonté, le courage d'avoir et de défendre une patrie. Cette question allait être résolue d'autant mieux, que l'affaire qui était en cause concernait toute l'étendue de la Pologne soumise au sceptre de l'Empereur et Roi et que le Sénat choisi par Alexandre lui même, était composé des notables de ces provinces aussi bien que du Royaume. —

Ce corps politique s'acquitta dignement de cette tâche difficile.

Il donna un rare et noble exemple d'indépendance et de modération impassible contre tout ce que la mauvaise foi put suggérer d'entraves et tout ce que la violence put dicter de menaces. — Ses travaux durèrent une année entière. Czartoryski en fut l'âme et le principal acteur. Tous les prévenus furent acquittés du chef de crime d'état. Ce vote fut rendu à l'unanimité moins une voix. — La Haute Cour déclara formellement que des Polonais ne pouvaient cesser d'être Polonais; et que l'espoir du rétablissement d'une patrie indépendante ne pouvait leur être imputé comme un crime; elle rappela les stipulations du traité de Vienne, les paroles officielles d'Alexandre, ses discours prononcés en pleine diète qui avaient proclamé le Royaume « un Etat indépendant », et les provinces polonaises, un pays destiné à tripler l'étendue et l'importance politique de ce Royaume naissant. Ces principes furent developpés surtout, dans un rapport dressé au

Roi

Roi par le Président de la Haute Cour, et dont le Pce Czartoryski fut l'auteur. Cette pièce remarquable et digne, à elle seule d'assurer au Prince l'attachement et la consideration de ses concitoyens fut un modèle de dignité, de force, et de courage, quoique empreinte de modération et exprimant même cette soumission à la force qui devenait, pour le Sénat, un dernier et inévitable devoir à remplir; devoir de prudence politique auquel les devoirs de juge se trouvaient subordonnés dans une circonstance où la manifestation consciencieuse de son vôte avait attiré sur lui la colère toute puissante de l'Empereur, et fait entendre la menace d'enlever au pays et sa constitution et la semi-independance qu'elle lui conferait. - En effet, au moment même où ce vote avait été rendu, le Grand Duc Constantin avait produit des pleins pouvoirs extraordinaires autant qu'inconstitutionnels, en vertu des quels il interdit la publication de l'arrêt, intima aux Senateurs la défense de s'éloigner de la Capitale, quoique leur mission fut alors terminée, et en appela à l'Empereur occupé alors au Siège de Varna. Les mesures violentes du Grand Duc furent approuvées d'abord; cependant après 9 mois écoulés, et sous l'impression, sans doute, des revers de la première campagne de Turquie, Nicolas permit enfin au Sénat de promulguer la sentence, en la faisant suivre, séance tenante, de la lecture d'une reprimande impériale.

Quant aux prévenus déclarés innocens, ils furent malgré l'arrêt et sa publication emmenées en Russie; où, dès ce moment, la trace de plusieurs fut perdue à jamais. -

Peu de jours avant la publication de l'arrêt de la haute Cour, le Président de l'assemblée le digne et vénerable Cte Bielinski avait succombé aux fatigues de cette longue procédure et aux contrariétés sans nombre dont il avait été abreuvé depuis deux ans. - Sa mort donna lieu à Varsovie à l'une de ces solemnités de deuil qui marquent dans l'histoire d'une nation, car Bielinski était mort comme Epaminondas au moment où il triomphait. Ses funérailles devinrent une de ces occasions si rares dans les pays opprimés, où des hommes eminens peuvent se faire entendre en public. Il n'y eût qu'une voix pour appeler Czartoryski à payer un dernier hommage à celui dont,

Lui par le Président de la Haute Cour, et dont le Pce Czartoryski fut l'auteur. Cette pièce remarquable et digne, à elle seule d'assurer au Prince l'attachement et la considération de ses concitoyens fut un modèle de dignité, de force, et de courage, quoique empreinte de modération et exprimant même cette soumission à la force qui devenait, pour le Sénat, un dernier et inévitable devoir à remplir, devoir de prudence politique auquel les devoirs de juge se trouvaient subordonnés dans une circonstance où la manifestation consciencieuse de son vote avait attiré sur lui la colère toute puissante de l'Empereur, et fait entendre la menace d'enlever au pays et sa constitution et la semi-indépendance qu'elle lui conférait. — En effet, au moment même où ce vote avait été rendu, le Grand Duc Constantin avait produit des pleins pouvoirs extraordinaires autant qu'inconstitutionnels, en vertu desquels il interdit la publication de l'arrêt, intima aux Sénateurs la défense de s'éloigner de la Capitale, quoique leur mission fut alors terminée, et en appela à l'Empereur occupé alors au siège de Varna. Les mesures violentes du Grand Duc furent approuvées d'abord; cependant après 9 mois écoulés, et sous l'impression, sans doute, des revers de la première campagne de Turquie, Nicolas permit enfin au Sénat de promulguer la sentence, en la faisant suivre, séance tenante, de la lecture d'une réprimande impériale.

Quant aux prévenus déclarés innocens, ils furent malgré l'arrêt et sa publication emmenés en Russie où, dès ce moment, la trace de plusieurs fut perdue à jamais. —

Peu de jours avant la publication de l'arrêt de la haute Cour, le Président de l'assemblée le digne et vénérable Cte Bielinski avait succombé aux fatigues de cette longue procédure et aux contrariétés sans nombre dont il avait été abreuvé depuis deux ans. — Sa mort donna lieu à Varsovie à l'une de ces solennités de deuil qui, marquent dans l'histoire d'une nation, car Bielinski était mort comme Chaminondas au moment où il triomphait. Ses funérailles devinrent une de ces occasions si rares dans les pays opprimés, où des hommes imminens peuvent se faire entendre en public. Il n'y eut qu'une voix pour appeler Czartoryski à payer un dernier hommage à celui dont

dont, par ses lumières, il avait secondé l'inébranlable fermeté dans le grand drâme national qui venait de se terminer. Czartoryski l'acquitta religieusement de ce devoir et dans un discours éloquent, sut exprimer des sentimens et des espérances qui, malgré le voile dont elles étoient couvertes, retentirent dans toute la Pologne ; Cette circonstance acheva de le placer au premier rang des citoyens, auxquels le sort de la nation serait confié, lorsque viendrait le grand jour de l'insurrection, ce jour que tout enfant en Pologne espère dès son berceau, et dont l'approche s'annonçait alors par des signes nombreux et non équivoques.

Une circonstances parût un moment suspendre le progrès de l'exaspération nationale. - L'affaire du jugement était à peine terminée, que l'Empereur annonça l'intention de se faire couronner Roi de Pologne à Varsovie, conformèment à la Charte. - A la verité - quelques conjurés impatiens de donner à la nation un signal qu'elle attendait, méditèrent alors un coup de main qui eût fait périr la famille impériale de Russie réunie toute entière à Varsovie pour la ceremonie du couronnement. - L'issue désastreuse de la première campagne de Turquie, les chances incertaines de celle qui se préparait, l'inquiétude et la jalousie de l'Autriche, telles étaient les chances que les conjurés considéraient comme trop favorables pour être negligées. Mais cette fois encore, l'éloignement héréditaire des Polonais pour toute entreprise basée sur le crime ou l'assassinat, l'emporta sur ces considérations. Au reste le grand nombre ignora même ces projets. - Pendant ce tems la Capitale accueillait, au contraires, avec quelques témoignages de satisfaction l'hommage que Nicolas semblait rendre aux institutions nationales, en venant se faire couronner. - Toutefois, ce retour à des sentimens de conciliation ne dura pas plus que ne dura le respect apparent de Nicolas pour la Charte du Royaume. - le jour où, en prenant la couronne, il jura de la maintenir et de la respecter, ce jour là même il émit des actes, qui la violaient ouvertement ! Et tandis qu'on avait espéré de lui un frein aux déportements du Grand Duc Constantin, on le vit, au contraire, sacrifier à ce frère, qui lui avait cédé le trône, tout ce qu'il lui plût d'exiger. Aussi les fêtes obligées du couronnement n'étaient point encore

ter

[illegible] par les [illegible] [illegible] [illegible]

terminées, que déjà, la Capitale avait repris son attitude ordinaire de deuil et de souffrance. Envain Nicolas voulut faire diversion à ce silence morne qui l'offusquait en répandant à pleines mains de ce qu'en langage de Cour on appele des grâces. Czartoryski le moins digne assurément de distinctions pareilles, en eut sa part aussi. Mais il n'y eut pas un Courtisan de cette Cour dominée par la crainte la plus servile qui ne vit dans le titre de Grand Chambellan, dont Czartoryski fut decoré, un outrage pour lui bien plus qu'une distinction.

En effet, l'esprit public trahissait alors, dans la Capitale et dans toute la Pologne, les symptômes les moins équivoques d'une exaspération universelle. A d'affreuses souffrances produites par un regime de terreur, à la violation journalière de toutes les franchises nationales et de tous les principes de justice, à un espionage qui n'épargnait ni le foyer de la famille ni les écoles d'enfans en bas âge, une circonstance récente venait encore s'ajouter. Nicolas connaissait tout le prix qu'attachaient les Polonais du Royaume comme ceux des provinces de son Empire à l'espoir de se voir réunis en un même ~~état~~ corps, en une même état; c'était, en effet, le complément nécessaire de la création de ce petit Royaume constitutionel de 4 millions d'habitans, voué au bon plaisir d'un Roi qui gouvernait en despote 50 autres millions de sujets; Alexandre en avait manifesté l'intention formelle par une stipulation du Traité de Vienne et jusqu'à son dernier jour, il avait encouragé l'espoir de cette réunion; cet espoir nourri instinctivement par la nation entière avait été peut être la cause principale de la soumission silencieuse que les Polonais de tous les Gouvernements avaient opposée durant 15. ans à une oppression sans égale et à la violation de toutes les garanties de 1815. Et l'Europe empressée de croire que les traces du grand crime qu'elle avait laissé commettre, commençaient enfin à s'effacer, avait fini par prendre ce silence pour de la résignation ou même pour du bonheur.

Mais Nicolas en montant sur le trône, résolut d'ôter aux polonais jusqu'à cet espoir même qui les avait soutenus, consolés, le traitant de chimère impossible. Le bruit sinistre s'en répandit bientôt

terminées, que déjà, la Capitale avait repris son attitude ordinaire de deuil et de souffrance. Enfin Nicolas voulut faire diversion à ce silence morne qui l'offusquait en répandant à pleines mains de ce qu'en langage de Cour on appele des grâces. Czartoryski le moins digne assurément de distinctions pareilles, en eut sa part aussi. Mais il n'y eut pas une Constitution de cette Cour dominée par la crainte la plus servile qui ne vit dans le titre de Grand Chambellan, dont Czartoryski fut décoré, un outrage pour lui bien plus qu'une distinction.

En effet, l'esprit public trahissait alors, dans la Capitale et dans toute la Pologne, les symptômes les moins équivoques d'une exaspération universelle. A d'apprendre souffrances produites par un régime de terreur, à la violation journalière de toutes les franchises nationales et de tous les principes de justice, à un espionage qui n'épargnait ni le foyer de la famille ni les écoles d'enfans en bas âge, une circonstance récente venait encore s'ajouter. Nicolas connaissait tout le prix qu'attachaient les Polonais du Royaume comme ceux des provinces de son Empire à l'espoir de se voir réunis en un même corps, en un même état; c'était, en effet, le complément nécessaire de la création de ce petit Royaume constitutionnel de 4 millions d'habitans, voué au bon plaisir d'un Roi qui gouvernait en despote 50 autres millions de sujets; Alexandre en avait manifesté l'intention formelle par une stipulation du Traité de Vienne et jusqu'à son dernier jour, il avait encouragé l'espoir de cette réunion; cet espoir nourri instinctivement par la nation entière avait été peut être la cause principale de la soumission silencieuse que les Polonais de tous les Gouvernements avaient opposée durant 15 ans à une oppression sans égale et à la violation de toutes les garanties de 1815. Et l'Europe empressée de croire que les traces du grand crime qu'elle avait laissé commettre, commençaient enfin à s'effacer, avait fini par prendre ce silence pour de la résignation ou même pour du bonheur.

Mais Nicolas en montant sur le trône, résolut d'ôter aux Polonais jusqu'à cet espoir même qui les avait soutenus, consolés, le traitant de chimère impossible. Le bruit sinistre s'en répandit

bientôt

bientôt dans toutes les parties de la Pologne. Mais loin d'abattre les esprits, son effet fut, au contraire, de les délivrer du seul frein qui les avait maintenus, de la crainte de compromettre cette réunion qui leur avait été promise et qui seule pouvait promettre de limiter, un jour, l'arbitraire oppressif auquel les condamnait leur morcellement.

Ce fut au milieu de ces dispositions, que les Polonais reçurent la nouvelle de la revolution de Juillet; de cette revolution dont les premiers jours furent si beaux qu'un désir irresistible de l'imiter parut s'emparer au moment, des populations de presque toutes les capitales de l'Europe.

Ce n'est point ici le lieu de raconter quelles furent les causes immédiates de l'explosion de l'insurrection polonaise au 29 novembre 1830. Ce qu'il importe de dire c'est que le Prince Czartoryski qui avait marqué toute sa vie à la tête des patriotes qui travaillaient de longue main au rétablissement de l'indépendance de leur patrie, demeura étranger aux préparatifs de cette explosion. La rumeur publique qui l'annonçait dans tous le pays, avait, même, trouvé en lui, jusqu'au dernier jour, une opposition manifeste fondée sur ce que le moment ne lui paraissait pas opportun. Mais s'il combattit l'opportunité de l'entreprise il n'en montra que d'autant plus de résolution et de dévouement à la soutenir, dès le jour où le feu de l'insurrection eut éclaté. Il sentit aussitôt que cette étincelle suffirait pour répandre l'incendie dans toute l'étendue de la Pologne, — de ce pays dont les habitans, depuis trois générations, ont vécu sans cesse en lutte pour leur indépendance, ou dans l'attente d'un jour prochain où cette lutte recommencerait; — de ce pays où il suffit de crier aux armes, pour que, aussitôt, tous se lèvent et, d'accord sur le but, ne discutent que les moyens. La nuit du 29 novembre 1830 fut le signal d'un mouvement semblable. L'apathie du Grand Duc Constantin et son refus formel de rien faire pour en arrêter le progrès placèrent, dès les premières heures, tous les hommes éminent du pays dans la nécessité d'opter entre deux résolutions: l'une offrait — dans une lutte unanime, — les doubles chances, d'un combat désespéré où, d'une fin glorieuse qui serait elle même le germe d'un nouvel avenir; — l'autre, — par le calcul impassible des forces — eût établi la nécessité d'une soumission, dont le résultat inevitable eût été d'effacer à jamais le nom et les espérances

bientôt dans toutes les parties de la Pologne. Mais loin d'abattre les esprits, son effet fut, au contraire, de les délivrer du seul frein qui les avait maintenus, de les crainte de compromettre cette réunion qui leur avait été promise et qui seule pouvait promettre de limiter, un jour, l'arbitraire oppressif auquel les condamnait leur morcellement.

Ce fut au milieu de ces dispositions, que les Polonais reçurent la nouvelle de la révolution de Juillet; de cette révolution dont les premiers jours furent si beaux qu'un désir irrésistible de l'imiter parut s'emparer au moment, des populations de presque toutes les capitales de l'Europe.

Ce n'est point ici le lieu de raconter quelles furent les causes immédiates de l'explosion de l'insurrection polonaise au 29 novembre 1830. Ce qu'il importe de dire c'est que le Prince Czartoryski qui avait marqué toute sa vie à la tête des patriotes qui travaillaient de longue main au rétablissement de l'indépendance de leur patrie, demeura étranger aux préparatifs de cette explosion. La rumeur publique qui l'annonçait dans tous le pays, avait, même, trouvé en lui, jusqu'au dernier jour, une opposition manifeste fondée sur ce que le moment ne lui paraissait pas opportun. Mais s'il combattit l'opportunité de l'entreprise il n'en montra que d'autant plus de résolution et de dévouement à la soutenir, dès le jour où le feu de l'insurrection eut éclaté. Il sentit aussitôt que cette étincelle suffirait pour répandre l'incendie dans toute l'étendue de la Pologne, — de ce pays dont les habitants, depuis trois générations, ont vécu sans cesse en lutte pour leur indépendance, ou dans l'attente d'un jour prochain où cette lutte recommencerait; — de ce pays où il suffit de crier aux armes, pour que, aussitôt, tous se lèvent et, d'accord sur le but, ne discutent que les moyens. La nuit du 29 novembre 1830 fut le signal d'un mouvement semblable. L'apathie du Grand Duc Constantin et son refus formel de rien faire pour en arrêter le progrès placèrent, dès les premières heures, tous les hommes éminents du pays dans la nécessité d'opter entre deux résolutions: l'une offrait — dans une lutte unanime — les doubles chances, d'un combat désespéré ou, d'une fin glorieuse qui serait elle même le germe d'un nouvel avenir; — l'autre, par leur calcul impassible des forces — eût établi la nécessité d'une soumission, dont le résultat inévitable eût été d'effacer à jamais le nom et les

espérances

espérances de la Pologne. – L'alternative ne fut point douteuse, un seul instant pour Czartoryski, et au point du jour du 30. novembre c'est-à-dire, moins de 12 heures après que l'insurrection avait eclaté, la Capitale le vit au nombre de ceux qui avaient accepté la solidarité de ce grand mouvement national et résolu de l'appuyer de toute l'autorité de leurs noms.

Entre tous ces noms, aucun n'était destiné à faire une impression plus décisive sur les diverses parties de la Pologne demembrée, sur les provinces surtout, réunies à l'Empire Russe et dont la coppération était indispensable au succès de l'insurrection; que le nom du Prince Adam Czartoryski. – En effet, la Pologne entière le connaissait et – par sa famille qui, depuis plusieurs générations, avait figuré sans rélâche à la tête de tout ce qui s'était fait de national et de généreux, et – par la longue carrière politique, qu'il avait fournie lui-même, et – par les derniers actes, qui l'avaient illustré. – Les provinces Polonaises de l'Empire l'avaient vu pendant 20 ans présider à l'établissement et au developpement national de vastes Instituts d'Education, où une génération nouvelle s'était former à le chérir et à l'admirer: – d'un autre coté, les Cabinets de l'Europe l'avaient vû ami et conseil d'alexandre pendant la majeure partie de son règne; ils l'avaient vu se prêter en 1815 à la formation du Royaume de Pologne soumis au sceptre de l'Empereur de Russie. – Sa Réputation d'homme juste et vertueux, jointe à ces antécédans, ne devait-elle pas faire comprendre à ces Cabinets, que – s'il rompait désormais des liens, qu'il avait respectés si longtems – ce ne pouvait être que pour des motifs bien puissans et par l'effet de causes irresistibles!

Mais, si aucun nom, ne fournit à l'inserruction, un appui plus puissant; aucun citoyen aussi ne paya par de plus grands sacrifices sa dette à la Patrie. Une immense fortune, une position sociale superbe, une auréole déja brillante de patriotisme et de renommée acquise par d'eclatans services, mais surtout, sa conviction profonde sur l'inopportunité de l'insurrection à l'époque où elle éclata; il mit tout de côté pour se réunir au mouvement national, qu'il jugeait impossible de contenir désormais. – Il alla plus loin – et là, peut-être, il fut blamable; – il s'abandonna trop à sa modestie, et au désir de maintenir une union

chimerique

espérances de la Pologne. — L'alternative ne fut point douteuse, un seul instant pour Czartoryski, et au point du jour du 30 novembre c'est-à-dire, moins de 12 heures après que l'insurrection avait éclaté, la Capitale le vit au nombre de ceux qui avaient accepté la solidarité de ce grand mouvement national et résolu de l'appuyer de toute l'autorité de leurs noms.

Entre tous ces noms, aucun n'était destiné à faire une impression plus décisive sur les diverses parties de la Pologne démembrée, sur les provinces surtout, réunies à l'Empire Russe et dont la coopération était indispensable au succès de l'insurrection, que le nom du Prince Adam Czartoryski. — En effet, la Pologne entière le connaissait et — par sa famille qui, depuis plusieurs générations, avait figuré sans relâche à la tête de tout ce qui s'était fait de national et de généreux, et — par la longue carrière politique qu'il avait fournie lui-même, et — par les derniers actes qui l'avaient illustré. — Les provinces Polonaises de l'Empire l'avaient vu pendant 20 ans présider à l'établissement et au développement national de vastes Instituts d'Education, où une génération nouvelle s'était formée à le choisir et à l'admirer. — D'un autre côté, les Cabinets de l'Europe l'avaient vu ami et conseil d'Alexandre pendant la majeure partie de son règne; ils l'avaient vu se prêter en 1815 à la formation du Royaume de Pologne soumis au sceptre de l'Empereur de Russie. — La réputation d'homme juste et vertueux, jointe à ces antécédens, ne devait-elle pas faire comprendre à ces Cabinets, que — s'il rompait désormais des liens, qu'il avait respectés si longtems — ce ne pouvait être que pour des motifs bien puissans et par l'effet de causes irrésistibles? fut le signal d'un mouvement semblable. — L'apostie du grand Mais si aucun nom ne fournit à l'insurrection un appui plus puissant; aucun citoyen aussi ne paya par de plus grands sacrifices sa dette à la Patrie. Une immense fortune, une position sociale superbe, une auréole déjà brillante de patriotisme et de renommée acquise par d'éclatans services, mais surtout, sa conviction profonde sur l'importunité de l'insurrection à l'époque où elle éclata; il mit tout de côté pour se réunir au mouvement national, qu'il jugeait impossible de contenir désormais. — Il alla plus loin — et là, peut-être, il fut blâmable; — il s'abandonna trop à sa modestie, et au désir de maintenir une union

dimerique

chimérique entre les parties diverses qui commençaient à apparaître. - Convaincu de la nécessité d'un pouvoir fort, placé dans une main unique et habile, il ajouta à ses autres sacrifices celui de cette conviction si juste et si sage. Trop préoccupé du désir d'éviter ce qui pouvait réveiller l'envie, trop sensible, peut-être, au soupçon d'ambition personnelle ; - il ne se borna point à ne pas se saisir du pouvoir ; il consentit à le partager avec d'autres concitoyens, dont les mérites, quels qu'ils fussent, ne pouvaient balancer les effets désastreux d'une organisation vicieuse. —

Ce fut un tort grave sans doute, mais ce tort n'appartient-il pas bien plus encore aux Chambres législatives, qui ne surent pas lui conférer ce pouvoir, et qui laissèrent tourner au détriment de la cause sa modestie et son désintéressement personnel, qui n'étaient qu'une vertu de plus ajoutée à toutes les autres qu'on lui connaissait. —

Quoiqu'il en soit, - cette circonstance limita beaucoup l'influence que Chartorysky semblait appelé à exercer sur l'insurrection, et ne lui permit de la servir que par l'immense autorité morale de son nom, par l'exemple de tous les dévouements et par celui d'une inébranlable persévérance.

La nuit de l'insurrection l'avait vu des premiers dans la réunion du Conseil des Ministres. - Sous la dictature qui n'eut de dictatorial que son inauguration, le prince accepta le département ou pour mieux dire (car le Dictateur paralysait tout :) le simulacre du département des affaires étrangères. —

La démission du Dictateur provoqua la formation d'un Gouvernement national composé de cinq membres. - Chartorysky, comme membre et président du Sénat, - combattit en vain de toutes ses forces, l'organisation vicieuse de ce pouvoir. - En effet, les cinq membres élus par la Diète, formaient un Conseil où toutes les questions se décidaient à la majorité des voix, celle du Président étant égale à celle de chacun des autres membres. Le Général en Chef de l'armée, était sixième membre de cette espèce de Directoire ; il était élu également par la Diète, et la direction des opérations militaires lui était déférée sans restriction, et presque sans contrôle. - Le soi-disant Gouvernement national n'était donc, à vrai dire, qu'une commission administrative agissant sous la direction immédiate de la Diète, et privée de l'attribution la plus essentielle, - celle de la direction de la guerre. ———

chimérique entre les parties diverses qui commençaient à apparaître. — Convaincu de la nécessité d'un pouvoir fort, placé dans une main unique et habile, il ajouta à ses autres sacrifices celui de cette conviction si juste et si sage. Trop préoccupé du désir d'éviter ce qui pouvait réveiller l'envie, trop sensible, peut-être, au soupçon d'ambition personnelle; — il ne se borna point à ne pas se saisir du pouvoir, il consentit à le partager avec d'autres concitoyens, dont les mérites, quels qu'ils fussent, ne pouvaient balancer les effets désastreux d'une organisation vicieuse. —

Ce fut un tort grave sans doute, mais ce tort n'appartient-il pas bien plus encore aux Chambres législatives, qui ne surent pas lui conférer ce pouvoir, et qui laissèrent tourner au détriment de la cause sa modestie et son désintéressement personnel, qui n'étaient qu'une vertu de plus ajoutée à toutes les autres qu'on lui connaissait. —

Quoiqu'il en soit, — cette circonstance limita de beaucoup l'influence que Hartwyckie semblait appelé à exercer sur l'insurrection, et ne lui permit de la servir que par l'immense autorité morale de son nom, par l'exemple de tous les devoirs et par celui d'une inébranlable persévérance.

La nuit de l'insurrection l'avait vu des premiers dans la réunion du Conseil des Ministres. — Dans la dictature qui n'eut de dictatorial que son inauguration, le prince accepta le département ou pour mieux dire (car le Dictateur paralysait tout) le simulacre du département des affaires étrangères. —

La démission du Dictateur provoqua la formation d'un Gouvernement national composé de cinq membres. — Hartwyckie, comme membre et président du Sénat, — combattit en vain de toutes ses forces l'organisation vicieuse de ce pouvoir. — En effet, les cinq membres élus par la Diète, formaient un Conseil où toutes les questions se décidaient à la majorité des voix, celle du Président étant égale à celle de chacun des autres membres. Le Général-en-Chef de l'Armée, était sixième membre de cette espèce de Directoire, il était élu également par la Diète, et la direction des opérations militaires lui était déférée sans restriction et presque sans contrôle. — Le soi-disant Gouvernement national n'était donc, à vrai dire, qu'une commission administrative agissant sous la direction immédiate de la Diète, et privée de l'attribution la plus essentielle, — celle de la direction de la guerre. ——

Le discours énergique que Czartoryski prononça contre l'institution de cette forme de Gouvernement et où il en démontra les vices, n'eut d'autre effet que de le faire appeler à la Présidence par une très forte majorité. Les quatre autres choix furent faits de manière à rendre encore plus sensible les imperfections de l'institution. Par un accord tacite, qui démontrait plus de générosité que d'expérience politique, - on crut devoir les prendre dans les trois principaux partis qui divisait la Diète. - De cette manière, on se priva de la seule unité, qu'il eut encore été possible de produire avec ce forme de Gouvernement, - celle, qui serait résultée d'un choix de membres, pris tous dans une même majorité parlementaire. - Mais cette majorité, comment aurait elle pu se trouver forte et compacte, dans une Diète qui débutait dans la carrière, et qui jusques là n'avait eu aucune occasion de se reconnaitre, ni de s'essayer librement.

Czartoryski, après avoir combattu en principe - la forme de ce quasi-Gouvernement et - les limites étroites de ses attributions ; ne crut pas, néanmoins, pouvoir en refuser la Présidence : se montrant ainsi, main à tenace dans ses convictions, que respectueux pour la Diète nationale, et craignant surtout d'enlever à la cause, - aux yeux du pays et de l'Europe, - le prestige de son nom. - Placé dans une situation si désavantageuse pour influer sur les Destinées de sa Patrie, - car, ce Gouvernement avait ses ministres responsables, et les membres, qui les composaient, n'avait plus même le privilège de siéger dans les Assemblées législatives, dont ils étaient membres ; - Czartoryski a laissé, néanmoins, - comme Chef apparent de l'Etat, - de nombreux témoignages de son zèle - de son activité - de plus heroique patriotisme et de la politique la plus judicieuse, dans les nombreuses adresses qu'il émit, dans ses proclamations, dans les instructions diplomatiques qu'il rédigeait le plus souvent lui même (*) et dans sa vaste correspondance particulière qui, méritera d'être publiée en son tems. - Parmi les opinions, qu'il soutint le plus fortement durant l'insurrection ; il s'attacha surtout à celle, qui plaçait dans la guerre, l'unique salut de la Pologne ; - et s'efforça, d'écarter les questions sociales qui

(*) il fut secondé, pendant quelque tems, dans cette partie, par le talent remarquable du ministre des affaires Etrangères, Comte Gustave Matachowski, mort depuis à Paris, le 10 avril 1835.

Le discours énergique que Czartoryski prononça contre l'institution de cette forme de Gouvernement et où il en démontra les vices, n'eut d'autre effet que de le faire appeler à la Présidence par une très forte majorité. Les quatre autres chocs furent faits de manière à rendre encore plus sensible les imperfections de l'institution. Par un accord tacite, qui démontrait plus de générosité que d'expérience politique, — on crut devoir les prendre dans les trois principaux partis qui divisait la Diète. — De cette manière, on se priva de la seule unité, qu'il eut encore été possible de produire avec ce forme de Gouvernement, — celle, qui serait résultée d'un choix de membres, pris tous dans une même majorité parlementaire. — Mais cette majorité, comment aurait elle pu se trouver forte et compacte, dans une Diète qui débutait dans la carrière, et qui jusques là n'avait eu aucune occasion de se reconnaître, ni de s'essayer librement que Czartoryski, après avoir combattu en principe — la forme de ce quasi-Gouvernement et — les limites étroites de ses attributions; ne crut pas, néanmoins, pouvoir en refuser la Présidence: se montrant ainsi, moins tenace dans ses convictions, que respectueux pour la Diète nationale, et craignant surtout d'enlever à la cause, — aux yeux du pays et de l'Europe, — le prestige de son nom. — Placé dans une situation si désavantageuse pour influer sur les destinées de sa Patrie, — car, ce Gouvernement avait ses ministres responsables, et les membres, qui les composaient, n'avait plus même le privilège de siéger dans les Assemblées législatives, dont ils étaient membres; — Czartoryski a laissé, néanmoins, — comme Chef apparent de l'État — de nombreux témoignages — de son zèle — de son activité — du plus héroïque patriotisme — et de la politique la plus judicieuse, dans les nombreuses adresses qu'il émit, dans ses proclamations, dans les instructions diplomatiques qu'il rédigeait le plus souvent lui même (*) et dans sa vaste correspondance particulière qui, méritera d'être publiée en son tems. — Parmi les opinions, qu'il soutint le plus fortement durant l'insurrection; — il s'attacha surtout à celle, qui plaçait — dans la guerre — l'unique salut de la Pologne; — et s'efforça, d'écarter les questions sociales ou

(*) il fut secondé, pendant quelque tems, dans cette partie, par le talent remarquable du ministre des affaires Étrangères, Comte Gustave Matachowski, mort depuis à Paris, le 10 avril 1835.

constitutionelles qui ne pouvaient servir, qu'à faire naître des dissidences intérieures, à compliquer la marche d'un Gouvernement déjà si faible par lui même, et à relâcher l'energie de la guerre. - S'attachant aux faits bien plus qu'aux mots, Czartorysky n'avait point partagé l'enthousiasme de la Diète - le jour où fut proclamée la Déchéance de Nicolas; car, il avait pensé, que les victoires signalées auraient dû précéder cet acte. Mais, d'un autre côté, lorsqu'après la sanglante Bataille de Grochow au 25. Février, la terreur s'empara un moment de la capitale; il fut le premier, qui se proclama contre l'idée d'entre en négociation, avec un ennemi - qui, après une journée douteuse, se fut à juste titre, attribué la victoire. "C'est dans nos armes, dans notre courage, c'est dans une lutte opiniâtre, que reposent toutes nos espérances et notre avenir." - Quant à l'Europe, elle ne se prononcera qu'après la victoire." (+). Cette pensée se retrouvait dans tout ce qu'il disait, comme dans tout ce qu'il écrivait; et c'est de cette manière qu'il concevait la Diplomatie. - Aussi, non content de presser, de tous ses moyens et de toute son influence personnelle, les opérations militaires; Czartorysky saisissait encore, avec empressement, toutes les occasions de paraître sur les champs de bataille - ainsi qu'il le fit à Wawer, Dembe, Iganie et Miendzyrzec: pour y donner, par son exemple, du poids à ses paroles. -

Parmi les causes, qui s'opposèrent à ce-que le Gouvernement national, ainsi constitué, put acquérir de la force et de la prépondérance, - il faut compter le refus obstiné, que les Cabinets de l'Europe opposèrent aux demandes - que ce Gouvernement leur adressa sans relâche, - pour se faire reconnaître - pour obtenir avec eux des communications directes et officielles, et du moins, quelques marques d'interêt. En effet, ce Gouvernement, quoique restreint dans d'étroites attributions, avait su mettre sur pied, à plusieurs reprises, - de nouvelles armées - alimenter une guerre, dont la durée seule étonnait l'Europe et qui fut illustré par des triomphes. - Ce spectacle aurait eu de quoi réveiller l'apathie et l'indifference des Cabinets Européens - les plus oublieux, de la justice de cette cause, et de leurs propres

(+) paroles du Discours memorable, qu'il prononça, au moment où la Diète lui confera la présidence du Gouvernement. -

(*) Paroles du Discours mémorable, qu'il prononça au moment où la Diète lui confera la dignité souveraine.

intérêts, dont elle était l'auxiliaire. Il en arriva autrement : tandis que l'Empereur Nicolas, déjà fortement éprouvé par des guerres en Orient, épuisait en Pologne le reste de ses forces, y envoyait ses derniers bataillons, et recevait, sans cesse, le rapport de quelque nouvel échec ; les Cabinets de l'Europe n'en demeuraient pas moins enchaînés par la terreur de Russie, et subissaient en silence — tantôt, ses réponses hautaines — et tantôt, ses outrages même. — Les peuples saisis, d'un bout du monde à l'autre, d'un intérêt instinctif pour cette cause noble et sainte ; s'agitaient en vain en sa faveur.... Ah, qu'elle fut mesquine alors, humble et embarassée, l'attitude de la France de Juillet ! — Et cette Angleterre naguère armée pour la défense et le repos du monde ; combien ne se montra-t-elle égoïste et imprévoyante, alors qu'elle était gouvernée par ceux même, qui, pendant 30 ans, avaient été chez elle les apôtres de la Justice et de la liberté sage ! — « La Pologne est trop éloignée » disait-on ! mais les menaces de Petersbourg avaient-elles donc une moindre distance à parcourir ? — pourquoi donc effrayaient elles ces Cours pusillanimes ? — Elles ne voulaient pas la guerre ! — eh ! mais, n'était-ce pas un motif de plus, pour les déterminer à prononcer de ces paroles qui valent des armées ? à déclarer hautement l'intérêt qu'Elles prenaient à une cause juste, à une nation infortunée, digne d'un sort meilleur et victorieux alors, dans une lutte inégale, malgré l'abandon auquel elle était vouée ? — Hélas ! pas un mot ne fut dit en sa faveur ; et on lui refusa jusqu'à la franchise d'une lutte loyale avec son ennemis car on n'empêcha pas même l'intervention hostile et décisive de la Russie.

Ainsi, l'indifférence inébranlable de la France et de l'Angleterre, acheva de déconsidérer, dans le pays, ce Gouvernement national, que l'on accusa de n'avoir pas su se faire agréer des Cabinets étrangers. — Le Prince Czartoryski, chargé spécialement du département des affaires Etrangères, supporta, plus que les autres membres du Gouvernement, tout le poids de cette responsabilité. Le secret obligé des transactions diplomatiques, achèva de fournir

contre

intérêts, dont elle était l'auxiliaire. Il en arriva autrement : tandis que l'Empereur Nicolas, déjà fortement éprouvé par des guerres en Orient, épuisait en Pologne le reste de ses forces, y envoyait ses dernières bataillons, et recevait, sans cesse, le rapport de quelque nouvel échec ; les Cabinets de l'Europe n'en demeuraient pas moins enchaînés par la terreur de Russie, et subissaient en silence — tantôt, ses réponses hautaines — et tantôt, ses outrages mêmes. — Les peuples saisis, d'un bout du monde à l'autre, d'un intérêt instinctif pour cette cause noble et sainte ; s'agitaient en vain en sa faveur. Oh, qu'elle fut mesquine alors, humble et embarrassée, l'attitude de la France de Juillet ! — Et cette Angleterre, naguère armée pour la défense et le repos du monde ; combien ne se montra-t-elle égoïste et imprévoyante, alors qu'elle était gouvernée par ceux même, qui, pendant 30 ans, avaient été chez elle les apôtres de la Justice et de la Liberté sage ! — « La Pologne est trop éloignée » disait-on ! Mais les menaces de Petersbourg avaient-elles donc une moindre distance à parcourir ? — pourquoi donc effrayaient-elles ces cours pusillanimes ? — Elles ne voulaient pas la guerre : — eh ! mais, n'était-ce pas un motif de plus, pour les déterminer à prononcer de ces paroles qui valent des armées ? à déclarer hautement l'intérêt qu'elles prenaient à une cause juste, à une nation infortunée, digne d'un sort meilleur et victorieuse alors, dans une lutte inégale, malgré l'abandon auquel elle était vouée ? — Hélas ! pas un mot ne fut dit en sa faveur ; et on lui refusa jusqu'à la franchise d'une lutte loyale avec son ennemi, car on n'empêcha pas même l'intervention hostile et décisive de la Russie.

Ainsi, l'indifférence inébranlable de la France et de la l'Angleterre achève de déconsidérer, dans le pays, ce gouvernement national, que l'on accusa de n'avoir pas su se faire agréer par Cabinets étrangers. — Le Prince Czartoryski, chargé spécialement du département des affaires étrangères, supporta, plus que les autres membres du gouvernement, tout le poids de cette responsabilité. Le secret obligé des transactions diplomatiques, achève de fournir contre

(+) paroles du Discours mémorable, qu'il prononça, au moment où le lui conféra la présidence du gouvernement.

contre lui les armes les plus envenimées, et la Douleur et le découragement donnèrent foi à ces calomnies. On lui imputa surtout d'avoir mis tout son espoir dans les secours de l'étranger et d'avoir ralenti le progrès des opérations militaires, pour donner à l'intervention le tems de se décider. - Cette opinion, si contraire - ainsi que le tems l'a suffisamment mis au jour - aux convictions les plus positives de Czartorysky ; approchait, en effet, de celle du Commandant en Chef de l'armée. Skrzynecki, après avoir remporté plusieurs victoires, voulait - traîner la guerre en longueur - gagner l'hyver - lâsser l'ennemi - et, dans tous le cas, espérait pouvoir le combattre, avec plus d'avantage, sous les murs de la Capitale. - Czartorysky usa de tout le poids, que lui donnait sa position élevée, pour changer cette détermination : mais, - privé de toute autorité de droit sur l'armée et son Chef, - il dut rendre ses avis d'autant plus secrets qu'ils étaient moins accueillis ; et que, - s'il appercevait clairement les désastres, qui devaient résulter de la marche suivie par Skrzynecki, - ces désastres fussent résultés encore plutôt de l'affaiblissement de la confiance de l'armée dans son Chef. - Mais, helas! ces ménagements furent vains ; - cette confiance de l'armée céda enfin à la longue inaction, qu'elle subit et - à la vue des progrès croissants des armées russes. La Capitale fut la première à s'en emouvoir ; et vit tout à coup grandir - ces germes des troubles intérieures : que les mauvaises passions tiennent en réserve dans tous les mouvemens populaires, et qui trouvent, à leur développement funeste, un obstacle de moins, dans chaque désastre de plus. A Varsovie, comme ailleurs, ce fut sous le masque des idées sociales, et de promesses d'une energie toute revolutionnaire ; que des scènes sanglantes éclatèrent dans la nuit du 15 Août, et entraînèrent la chûte du Gouvernement national et la démission de tous ses Membres. —

Czartorysky, - rentré dans la condition de simple citoyen, et profondement affligé des symptômes alarmants de dissolution, que présentait désormais l'état des affaires ; chercha des consolations dans les dangers des combats. A Miendzyrzec, il assista, le 29 Août, aux derniers succès des armes polonaises. - A la première nouvelle de l'attaque de Varsovie ; le corps, auquel il

s'en

contribuer de même le plus vaillamment et le plus honorablement qu'il est en son pouvoir. On lui impute d'avoir à mon insu, sans ordre de l'Empereur et d'accord avec le Prince des Asturies multiplié, pour donner à l'entreprise le but de détrôner. Cette opinion je combattrai - ainsi que le font si brillamment mes défenseurs - avec conviction intime de l'entraîner à fond. Napoléon, après avoir longtemps réfléchi, voulait - traiter la guerre en Espagne - laisser l'Espagne - et dans tout le cas n'avait pas besoin de combattre avec plus d'énergie dans la région de Castille. Cependant une de tout Espagne, que lui donnait la position choisie pour changer cette détermination : mais - privé de tout autorité d'où sur l'armée et sur elle - il dut rentrer de nuit à Madrid où il apprit que le général Belliard, qui devait rentrer de la marche dans Aranjuez, - où la cavalerie qui devait rentrer de la marche dans Aranjuez, - où Belliard s'était rendu avec Murat de l'affaire [illegible] de la Compagnie de l'armée dans [illegible] - Murat, Belliard, ces messages avaient trouvé; - cette Compagnie de l'armée était entrée à la fois dans Madrid, - à la vue des troupes [illegible] massées, par Belliard et - à la vue des troupes [illegible] massées par Belliard et - à la vue des troupes [illegible] massées par Belliard et - à la vue des troupes [illegible] massées

s'était attaché, et qui était commandé par le Général Ramorino, s'y portait en hâte. Mais la prise inattendue de cette capitale, força ce corps de rebrousser, et, bientôt après, de se replier devant des forces triples jusqu'en Gallicie. - Czartorystki, passant alors la Vistule avec quelques Officiers, alla encore rejoindre le corps du Général Rozycki dans le Palatinat de Sandomir; voulant, ainsi, se réunir successivement aux derniers débris de l'armée, et ne quitter, qu'à la dernière extrémité, le sol de la patrie. Le faible Corps de Rozycki subit, bientôt après, le même sort. Il fut refoulé dans le territoire de la ville libre de Cracovie, que Czartorystki quitta, lorsque déjà les Russes avaient pénétré dans cette ville. —

Réduit à chercher son salut dans l'exil; le Prince Adam Czartorzyski fit, d'abord, un séjour en Angleterre, - puis, il vint se fixer en France. - Accablé par les malheurs de sa patrie; trompé dans ses plus chères espérances; dépouillé de tous ses biens: il conserve, dans sa grande et noble infortune, le bien le plus précieux, - une ame, que les revers n'ont pu abattre. —

En effet, le trait caractéristique de sa vie, est - sa foi vive et inébranlable dans l'avenir de sa patrie. Les revers, qu'elle a éprouvés naguère, ne sont à ses yeux, qu'un malheur de plus, - que le tems peut et doit nécessairement réparer. - Cette conviction, cette espérance, remplit déjà tous les peuples et les hommes généreux de tout pays. Elle ne peut manquer de pénétrer dans les Cabinets de l'Europe. Déjà les Représentants de la France et de l'angleterre ont, de concert avec leurs Gouvernements, fait entendre d'énergiques protestations contre la violence dont la pologne est objet; - et ont hautement declaré: "que le fait n'est pas le droit"; que la question polonaise demeure non resolue; enfin, que dans son intérêt propre, l'Europe lui doit protection, et ne peut laisser anéantir ce, qu'elle a constitué par les traités solennels. Tandis, que ces declarations importantes

résul

s'était attaché, et qui était commandé par le Général Kamarin-
s'y portait en hâte. Mais la prise inattendue de cette capitale, força ce
corps de rebrousser, et bientôt après, de se replier devant des forces triples
jusqu'en Gallicie. — Czartoryski, passant alors la Vistule avec quelques
officiers, alla encore rejoindre le corps du Général Rozycki dans le Palatinat
de Sandomir; voulant, ainsi, se réunir successivement aux derniers
débris de l'Armée, et ne quitter, qu'à la dernière extrémité, le
sol de la patrie. Le faible corps de Rozycki subit, bientôt
après, le même sort. Il fut refoulé dans le territoire de la
ville libre de Cracovie, que Czartoryski quitta, lorsque déjà les
Russes avaient pénétré dans cette ville. —

Réduit à chercher son salut dans l'exil, le Prince
Adam Czartoryski fit d'abord, un séjour en Angleterre, puis, il
vint se fixer en France. — Accablé par les malheurs de sa
patrie, trompé dans ses plus chères espérances, dépouillé de
tous ses biens, il conserve, dans sa grande et noble infortune,
le bien le plus précieux, — une ame, que les revers n'ont
pu abattre. —

En effet, le trait caractéristique de sa vie, est-sa
foi vive et inébranlable dans l'avenir de sa patrie. Les revers,
qu'elle a éprouvés naguère, ne sont à ses yeux, qu'un malheur
de plus, — que le tems peut et doit nécessairement réparer. —
Cette conviction, cette espérance remplit déjà tous les peuples et
les hommes généreux de tout pays. Elle ne peut manquer de
pénétrer dans les cabinets de l'Europe. Déjà les représentants
de la France et de l'Angleterre ont, de concert avec leurs gouverne-
ments, fait entendre d'énergiques protestations contre la violence
dont la Pologne est objet; — et ont hautement déclaré: "que le
fait n'est pas le droit"; que la question polonaise demeure non
résolue; enfin, que dans son intérêt propre, l'Europe lui doit
protection, et ne peut laisser anéantir ce qu'elle a constitué
par les traités solennels. Tandis que ces déclarations importantes
résul

résultat, en partie, des soins et de la persévérance de Czartorysky ; - tandis que, - Chef intrépide autant qu'infatigable, - il ne cessait de rallier les débris épars du désastre, et préparait, dans le silence de l'exil, de nouveaux moyens de recommencer une lutte, qui se mêlera encore à toutes les secousses, dont l'Europe est sans cesse menacée : - un Tribunal Spécial, nommé par l'Empereur Nicolas, le condamnait à une mort infamante, et confisquait sa fortune en Pologne. - Parmi les motifs aggravants, énoncés contre lui dans l'acte d'accusation, le passage suivant est un témoignage trop flatteur, pour ne pas mériter place ici : " Les hautes dignités, dont le prince était revêtu ; l'illustration de son nom ; ses grandes richesses ; ses relations étendues ; et les hautes capacités, qu'on lui attribuait généralement : - tout cela fit, qu'au moment de l'insurrection, un grand nombre de personnes jetèrent les yeux sur le prince, et trouvèrent dans sa conduite un exemple pour elles-mêmes. Et cet exemple, malheureusement, il ne donna que trop ; lorsque, - le jour de son Election à la présidence du Gouvernement soi-disant national, dans un discours prononcé en pleine Diète, - il remercia l'Assemblée de la confiance, qu'elle lui témoignait, - et conjura ses concitoyens, de soutenir, de toutes leurs forces et de toute leur persévérance, la cause de la rebellion. "

Ainsi nous l'avons vu, dès ses premières années : Officier dans la guerre, que soutint, avant de succomber, l'antique République de Pologne ; - Captif de Catherine ; - Ministre d'Alexandre ; - Restaurateur et Protecteur de l'Instruction Publique ; Avocat de la Cause de sa Patrie au Conseil des Puissances assemblées ; - Juge de la Haute Cour ; - et Président du Gouvernement national : - tour-à-tour, homme public et - homme privé, Chef de l'Etat et - simple volontaire de l'armée ; toujours le même dans les phases si diverses de sa carrière, - n'aimant que sa patrie, - ne travaillant que pour elle, - ne rêvant que son bonheur. -

résultant, en partie, des soins et de la persévérance de Czartoryski ;-
tandis que, - chef intrépide autant qu'infatigable, - il ne cessait de
rallier les débris épars du désastre, et préparait, dans le silence de
l'exil, de nouveaux moyens de recommencer une lutte, qui se mêlera
encore à toutes les secousses, dont l'Europe est sans cesse menacée :-
un Tribunal spécial, nommé par l'Empereur Nicolas, le condamnait
à une mort infamante, et confisquait sa fortune en Pologne.-
Parmi les motifs aggravants, énoncés contre lui dans l'Acte
d'accusation, le passage suivant est un témoignage trop
flatteur, pour ne pas mériter place ici : "Les hautes dignités,
dont le prince était revêtu ; l'illustration de son nom ; ses
grandes richesses ; ses relations étendues ; et les hautes capa-
cités qu'on lui attribuait généralement :- tout cela fit qu'au
moment de l'insurrection, un grand nombre de personnes jetèrent
les yeux sur le prince, et trouvèrent dans sa conduite un
exemple pour elles-mêmes. Et cet exemple, malheureusement,
il ne donna que trop ; lorsque, - le jour de son élection à
la présidence du Gouvernement soi-disant national, dans
un discours prononcé en pleine Diète, - il remercia l'assem-
blée de la confiance, qu'elle lui témoignait, - et conjura
ses concitoyens, de soutenir, de toutes leurs forces et de toute
leur persévérance, la cause de la rébellion."

Ainsi nous l'avons vu, dès ses premières années :
officier dans la guerre, qui soutint, avant de succomber, l'an-
tique République de Pologne ; - Captif de Catherine ; - Ministre
d'Alexandre ; - Restaurateur et Protecteur de l'Instruction Publique ;
Avocat de la Cause de sa Patrie au Conseil des Puissances assemblées ;-
Juge de la Haute Cour ; - et Président du Gouvernement national :-
tour à tour, homme public et - homme privé, chef de l'Etat et - simple
volontaire de l'armée ; toujours le même dans les phases si diverses de
sa carrière, - n'aimant que sa patrie, - ne travaillant que pour elle, -
ne rêvant que son bonheur. -

L'Observation suivante est de la main de

Ch. de Montalembert, Pair de France

Heureuse la Nation, qui peut compter dans ses premiers rangs des hommes pareils! - Heureuse la Nation dont les Citoyens les plus puissants, les plus nobles et les plus riches, sont aussi les plus patriotes, les plus devoués, les plus prodigues de leurs biens et de leur vie! où l'illustration de la naissance et les dons de la fortune, au lieu d'enfanter une craintive prudence et de lâches complaisances, - ne conférent qu'une place à l'avant garde des combattans et des victimes! —

En contemplant dans la vie du Prince Adam Czartoryski cette abnegation de soi si totale, - ce devouement si intégral, cet abandon si absolu à une seule pensée, cet amour si ardent et si exclusif pour une seule cause, cette persévérance calme et inébranlable dans une seule voie; comment ne pas se laisser entraîner à une admiration instinctive pour le noble génie de cette Pologne qui, seule dans ce siècle d'universel égoisme, paraît avoir compris ce grand nom de patrie! comment ne pas se dire, sans cesse, ce que l'histoire enseignera un jour, comme une immortelle vérité: c'est, qu'un peuple ainsi né ne peut pas périr; et

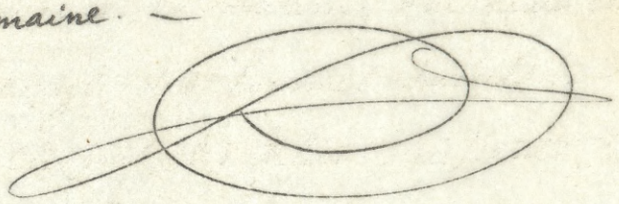
que

Observation suivante est de la main de J.t

Ch. de Montalembert, Pair de France

Heureuse la Nation, qui peut compter dans ses premiers rangs des hommes pareils! — Heureuse la Nation, dont les citoyens les plus puissants, les plus nobles et les plus riches, sont aussi les plus patriotes, les plus dévoués, les plus prodigues de leurs biens et de leur vie! — Oui l'illustration de la naissance et les dons de la fortune, au lieu d'enfanter une crainte prudence et de lâches complaisances, ne conférent qu'une place à l'avant-garde des combattans et des victimes! — Exemple, malheureusement

Le contemplant dans la vie du Prince Adam Czartoryski cette abnégation de soi si totale, ce dévouement si intégral, cet abandon si absolu à une seule pensée, cet amour si ardent et si exclusif pour une seule cause, cette persévérance calme et inébranlable dans une seule voie; comment ne pas se laisser entraîner à une admiration instinctive pour le noble génie de cette Pologne qui, seule dans ce siècle d'aujourd'hui égoïsme, paraît avoir compris ce grand nom de patrie? comment ne pas se dire dans cette ce que l'histoire enseignera un jour, comme une immortelle vérité: c'est qu'un peuple ainsi ne ne peut pas périr, et

que

que dans les profondeurs de son sein sillonné par mille blessures,
et cache
la semence la plus vitale et la plus féconde que jamais
la main de la Providence ait laissé tomber sur la
race humaine. —